



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



LA SUITE  
DU COMTE  
DE GABALIS,  
OU  
NOUVEAUX  
ENTRETIENS  
SUR LES  
SCIENCES SECRETES,  
TOUCHANT  
La Nouvelle Philosophie.

*Ouvrage posthume.*



A AMSTERDAM;  
Chez PIERRE DE COUP, Marchand Libraire.  
M. D. CCXV.





NOUVEAUX  
ENTRETIENS  
SUR LES  
SCIENCES  
SECRETES.

---

PREMIER ENTRETIEN.

**J**E suis \* prédestiné à voir tous les ans un homme extraordinaire. Benite soit l'Etoile qui m'a donné cette année, Monsieur le Docteur Jean le Brun; & beni soit celui de mes Amis ou de mes Ennemis, qui pour  
A se

\* Cet Ouvrage paroît trente ans après la mort de son Auteur.

## 2 *Nouveaux Entretiens*

se divertir , ou pour me faire insulte , m'a adressé cet excellent homme. Tout autre que moi se seroit peut-être offensé d'un certain compliment qu'il m'a fait d'abord ; mais je ne fais jamais de ces fautes-là. Je me trouve bien de ménager les gens singuliers en leur espece ; un Original est toujours d'un grand prix pour moi ; & Dieu m'a fait la grace de reconnoître que les fols ne sont au monde que pour donner des leçons de sagesse. Il est vrai que j'eus un peu besoin de cette grâce , pour ne pas mettre à la porte Monsieur Jean le Brun , la première fois qu'il m'aparût. Il heurta brusquement à mon Cabinet , & entra de même , tenant un Livre & un bâton à une main , & ôtant son grand chapeau de l'autre. Monsieur , me dit-il , je suis vôtre serviteur : je viens tout expré d'Irlande , pour vous dire que vous êtes un mal-avisé. Il avoit les yeux rouges & farouches , le visage blême un habit noir & court , une ceinture de laine sur sa soutanelle , une barbe particulière , & l'air & le poil d'un dévot offensé. Monsieur , lui dis-je fort civilement , en lui saisissant doucement la main du bâton , avant que je réponde à l'honnête compliment

*sur les Sciences Secrètes.* 3

pliment, que vous êtes venu m'apporter de si loin, ayez la bonté de me dire si vous êtes Cabaliste, Rabin, ou Rosecroix. Je suis Maître Jean le Brun, me répondit-il, le grand *Jordanus Brunus* étoit mon Trifayeul, & vous êtes un mal-avisé & un ignorant. Maître Jean le Brun, répartis-je, je demeure d'accord du second éloge; car je ne connois ni vous, ni vôtre Trifayeul: mais aprenez-moi quel sujet vous avez de me donner le premier építète, & de venir du fonds de l'Irlande pour me complimenter ainsi. Pourquoi, me dit-il, m'avez vous donc ravi dans ce méchant Livre la gloire que j'ai méritée? Pourquoi donnez-vous à nôtre Ecolier Descartes, la gloire qui n'est dûë qu'à *Jordanus* & à *Joannes Brunus*? Pourquoi l'élevez-vous jusqu'au Ciel? Et pourquoi dites-vous décisivement, qu'il a porté plus de lumiere à la Philosophie, qu'il n'y en a eu jusqu'ici depuis trois mille ans? Je n'entens rien à tout ce que vous me dites, Monsieur Jean le Brun, interrompis-je; je n'ai fait nulle part les Panegyriques dont vous me parlez, je ne suis point autrement sujet à louer personne mal à propos; & de plus quoi que je n'aime guère

#### 4 *Nouveaux Entretiens*

Aristote, je ne trouve pas que personne se soit élevé de nos jours, qui éclaircisse mieux la Nature qu'il l'a éclaircie: or obscurité pour obscurité, je ne louerai jamais la nouvelle au préjudice de l'ancienne. Comment, Monsieur, me dit-il, en me montrant le titre du Livre, vous n'avez pas fait ce Livre-là? Non assurément, lui repartis-je, il ne m'appartient pas de faire de tels essais. Et de plus, poursuivit-il, vous n'êtes pas infatué pour Aristote? & vous ne croyez pas que le Breton, dont il est parlé dans ce Livre, est le plus grand Philosophe qui ait jamais été? Pour Aristote, repris-je, j'ai de grandes informations contre lui; & pour Descartes, je n'ai garde de le fort estimer, car je ne l'entens pas. Ah! Monsieur, s'écria-t il humblement, je vous demande donc mille pardons de ma méprise. Un Religieux m'avoit pourtant assuré que vous aviez composé ce Livre-ci, & m'avoit donné votre nom & votre adresse: je suis tout prêt à vous faire toute la satisfaction que vous sçauriez desirer. Je n'en veux pas, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je, réparez seulement un petit mal par un fort grand bien, faites-moi part de votre science

ce

*Sur les Sciences Secrètes.* 5

ce & de vôtre amitié. Je vous les donne, me dit-il, en mettant sa main dans la mienne. Vous me paroissez même un sujet propre aux grands desseins que j'ai formés dès ma jeunesse. Vôtre Morale est bonne, puis-que vous souffrez les injures sans vous émouvoir, & vôtre Philosophie pourra le devenir, puis-que vous n'êtes pas entêté d'Aristote. Ah! Aristote, que tu as fait de mal aux bonnes mœurs, & que les Conciles qui défendoient autrefois de te lire étoient bien inspirez du Ciel! N'êtes-vous pas de cet avis, Monsieur? Aristote n'est-il pas pernicieux à la Morale? Pernicieux, répondis-je, Monsieur, du dernier pernicieux. Et ne trouvez-vous pas le siècle, continua-t-il, horriblement corrompu? Horriblement, repris-je. Et ne deviendrez-vous pas volontiers, poursuivit-il, le Disciple & le Coadjuteur d'un homme suscité extraordinairement par le Saint Esprit pour la réformation générale des mœurs? Pourvû que ce ne fût ni Luther, ni Calvin, repris-je, ni quelque autre homme de même espece, j'ai assez de penchant à corriger. C'est, dit-il, la plus louable inclination que puisse avoir un Chrétien: il ne faut songer qu'aux



## 6 *Nouveaux Entretiens*

aux mœurs, nous sommes tous Pasteurs les uns des autres, Dieu nous a tous chargés en particulier du salut de nôtre prochain. Malheur à celui qui ne travaille qu'à sa sanctification, & qui néglige celle de ses freres; mais ce n'est rien faire que de corriger des fautes particulières, de ne s'opposer qu'en détail aux abus qui se glissent dans la Morale; il faut aller à la source, saper les fondemens de tous les desordres, connoître le principe de la corruption générale & le ruiner. J'espere que Dieu m'a réservé cette gloire; j'ai connu le mal, & j'en ai le remede. Ah! Monsieur, lui dis-je, mettez moi en part de cette gloire, faites-moi connoître ce mal, & souffrez que je vous aide à le guérir. Je ne vois rien en vous, me répondit-il, qui m'oblige à vous refuser ce que vous me demandez. Ce zèle si digne de loüange, que vous me faites paroître pour la bonne Morale, est l'effet & la marque du peu d'attachement que vous avez pour Aristote: c'est là le grand point, quiconque aime Aristote ne sçauroit avoir la Morale droite. Quant à Descartes, c'est un mélancolique, plein de bonne opinion pour ses rêveries, qui a voulu aller plus loin

loin que je ne voulois, & qui s'est égaré. Il a voulu ajuster ses speculations aux miennes & à celles de mon Trifayeul, & il a tout gâté. Si vous ne l'estimez guère, vous avez raison, & si vous ne l'entendez pas, je ne vous estime pas moins, il est inintelligible. La Philosophie qu'il avoit aprise de nous étoit claire & pure, solide & sensible; nulle vision ne la rendoit ridicule & suspecte, & tout y étoit propre à réformer les mœurs. Il ne tiendra pas à moi que je ne vous explique tout cela, & même que vous ne soyez admis au nombre de ceux qui prétendent, avec l'aide de la Grace, réformer les mœurs de ce tems, par les principes que j'ai imaginés. Il faut pourtant que j'aie consulté Dieu là dessus. Je vous prie cependant, Monsieur, d'oublier la brusquerie que je vous ai faite en entrant, je serai plus honnête quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Il voulut s'en aller, mais je n'eus garde de le laisser échaper. Tous ces Visionnaires qui s'érigent en Réformateurs, & qui passent leur vie à méditer de nouvelles Loix, une nouvelle Politique, une nouvelle Théologie, une nouvelle Morale, une nouvelle Philosophie, ont tou-

## 8 *Nouveaux Entretiens*

jours du bon & du ridicule. Ils ont certains intervalles lucides, où il y a quelque chose à profiter : on rit du reste & on admire jusqu'où se peut exalter l'imagination d'un Homme de Lettres : Monsieur, dis-je à *Joannes Brunus*, vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, vous êtes fatigué de votre long voyage, vous vous reposerez ici. Voilà un petit lit de sale, où vous pourrez vous coucher quelque tems : & pour la consultation que vous voulez faire avec le Seigneur, voilà un Prie-Dieu. Je vais cependant me faire habiller : nous conférerons ensuite sur vos saints projets, puis nous dînerons, s'il vous plaît. Ah ! Monsieur, me dit il en m'embrassant, il n'y a rien de si honnête que vous ; j'espère que Dieu m'inspirera de vous admettre à l'Apostolat où il m'a appelé, allez vous habiller : laissez moi ici pour lui demander quelle est sa volonté. Je le laissai dans mon Cabinet.

DEUX.

DÉUXIÈME ENTRETIEN.

**J**Oannes Brunus fut une heure en conférence avec le Saint-Esprit : il sortit de mon Cabinet enflammé comme un Cherubin. Vous êtes des nôtres, mon fils, me dit-il, Dieu m'a dit que le zèle que vous avez pour la réformation des mœurs vient de lui ; que c'est lui qui vous a inspiré le mépris que vous faites d'Aristote ; & que c'est lui qui vous a fait entendre que le mélancolique Descartes ne mérite pas toute l'estime que l'Auteur de ce Livre voudroit qu'on en fît. Sur ces trois fondemens je ne ferai point de difficulté de vous dire mes desseins, de vous raconter mon histoire, de vous expliquer ma Philosophie, & de vous associer à la gloire de réformer le Monde Chrétien. Asseyez-vous donc, Monsieur, lui répondis-je ; je vais vous écouter avec toute la docilité dont je suis capable. Il s'assit & parla de la sorte.

Ces derniers tems ont été seconds en Réformateurs. L'Enfer semble avoir ouvert toutes les portes pour renverser la

## 10 *Nouveaux Entretiens*

Nacelle de Pierre, sous prétexte de la réparer..... Dieu toujours fidèle à la promesse qu'il lui a faite, que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle, a suscité aussi de son côté des Hommes extraordinaires pour la sauver par les mêmes moyens par où les Emissaires d'Enfer ont voulu la perdre. Un véritable zèle pour une Réformation générale a animé plusieurs grands Personnages, à travailler par des soins infatigables pour rétablir la pureté de la Morale primitive : mais par un secret jugement de Dieu, leurs saints efforts ont été inutiles. J'ai autrefois conféré avec la plûpart de ces grands Hommes; je leur ai dit mes sentimens, ils n'ont pas voulu me croire : je ne m'étonne pas s'ils n'ont pû réussir. L'un d'eux voulut entreprendre d'abord de rétablir l'ancienne vigueur de la Discipline, & la sévérité des vieux Canons. Son dessein a échoué : il ne falloit pas aller ainsi ouvertement contre le torrent de la corruption du siècle ; le cœur humain veut être autrement ménagé. Un autre d'intelligence avec celui-là, fit une étude prodigieuse, pour faire changer de face à toute la Théologie, pour décréditer les Docteurs Scholastiques,

*sur les Sciences Secrètes.* II

ques, & pour substituer au raisonnement une Science de mémoire & de collections sur les Peres. Ce dessein étoit grand & bon : mais, bon Dieu, quelle entreprise ! rompre en visiere aux Pédans, aux Universités, aux Moines ! Dieu veuille avoir son ame, je lui dis un jour, que son projet manquoit de prudence, & qu'il feroit gendarmer trop de gens. Un autre fit grand fracas avec ses railleries, sur certains prétendus relâchemens : mais outre que peu de gens crurent qu'il fût de bonne foi dans ses citations, beaucoup le trouvèrent peu Chrétien ; & tous les gens de bien trouvèrent que cette invention nui-soit plus aux mœurs, qu'elle ne pouvoit leur profiter, puis-que tout au moins elle faisoit sçavoir aux peuples jusqu'où les Docteurs, qui leur étoient en plus grande vénération que cet Auteur, leur permettoient de se relâcher. Si tous ces Messieurs m'eussent voulu croire, nous eussions mieux fait que tout cela ; mais chacun abonde en son sens, & c'est par où les affaires de Dieu sont très-souvent retardées. Il falloit commencer par décréditer Aristote, sans faire paroître l'intention qu'on avoit d'établir une Philosophie opposée ;

posée; ainsi sans qu'on s'en aperçût, la Théologie & la Morale eussent nécessairement changé de face. La chose eût été facile en ce tems-là, je ne sçay si elle le fera maintenant. Des Disciples de ces grands Hommes, dont je vous parlois, se sont avisés de l'entreprendre, & ils font valoir tout de leur mieux une nouvelle Philosophie. Comme leur intention est bonne, & que tout cela ne tend qu'à continuer le plan de nôtre Réformation, je leur en sçaurois bon grés s'ils ne faisoient pas deux choses. La première est d'attribuer à Descartes la gloire d'une invention qui appartient à mon Trifayeul & à moi. Et la seconde est qu'ils prennent pour argent comptant toutes les rêveries que Descartes a ajoutées de son chef, qui sont néanmoins toutes propres à ruiner de fond en comble la Morale Chrétienne, si elle n'étoit pas ruinée.

Ils ont grand tort en tous ces deux points, lui dis-je; mais je ne suis pas assez habile pour démêler ce que Descartes a mêlé du sien aux spéculations de vôtre Trifayeul *Jordanus Brunus*, de qui je ne lûs jamais les Ouvrages. Je ne sçai pas même assez la Philosophie de Descartes,

pour

*sur les Sciences Secrètes.* 13

pour discerner ce qu'il peut y avoir de si contraire aux bonnes mœurs. Ce que Descartes a pris de nous, reprit-il, est bon & propre à nôtre dessein: mais ce qu'il a ajouté est très-pernicieux. Je veux vous le faire comprendre clairement & en peu de paroles. Et pour cet effet, il faut en premier lieu que je vous dise mes sentimens sur la Philosophie d'Aristote, & qu'ensuite vous demeuriez d'accord avec moi d'un principe de la Morale Chrétienne, sans lequel il n'y auroit point de différence d'un Chrétien à un Payen. C'est que la Foi est l'ame du Christianisme; elle est le principe de tout le bien & de tout le mérite: Or plus cette Foi souffre des contradictions, plus elle est combattue par le raisonnement humain, plus elle est seule, d'autant plus elle est méritoire, plus victorieuse, & plus triomphante. Ce principe est admirable, m'écriai-je; de sorte que, poursuivit-il, on ne peut rien faire de plus ruineux à la Morale Chrétienne, que de diminuer la gloire & le mérite de cette Foi, en s'ingérant d'assujettir à la raison les choses divines. Il est de la gloire du Christianisme que celui qui approche de Dieu croye que Dieu est, c'est-

## 14 *Nouveaux Entretiens*

c'est-à-dire, que la seule Foi le lui apprend. Tout raisonnement sur les choses divines, ne fait qu'accoutûmer & instruire l'esprit à douter : S'il ne détruit pas la Foi, du moins en diminueroit-il le mérite, s'il arrivoit que l'on trouvât une démonstration de ce qu'on croit. Afin que la Foi ait tout son prix, il lui faut laisser toute son obscurité, qui fait une partie de son mérite. Ainsi l'on ne peut rien faire de si pernicieux, que de remplir l'esprit des jeunes gens d'une Philosophie qui entreprend de leur prouver l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, & les autres choses de cette nature. C'est changer le Christianisme en Peripateticisme, & transplanter la Croix du Calvaire dans le Lycée. O Dieu ! extirpez le Syllogisme & l'Entimême de vôtre Eglise, & ne laissez pour tout argument, que l'argument des choses qu'on ne voit point. Monsieur, interrompis-je, vôtre Oraison jaculatoire & vôtre raisonnement me font voir que vôtre grand chagrin contre Aristote vient de ce que son étrange Philosophie est propre à prouver qu'il y a un Dieu. Vous l'avez dit, mon fils, me dit-il, cette Philosophie est la ruine de la Foi ; il n'y a rien dans

dans la Religion qu'on ne puisse entreprendre de prouver par elle. N'est ce pas sur cette dangereuse manière de raisonner, & par ce malheureux principe, que le Phanatique Raymond Lulle a crû démontrer la Trinité ; & l'Incarnation ; & le plus ignorant des Disciples de cet extravagant, n'a-t-il pas la témérité de dire, qu'il voit plus clair que le jour dans ces mystères ? Voilà le fruit de la Philosophie d'Aristote. Déracinons de par Dieu cet arbre maudit, & travaillons de toutes nos forces à exterminer cet ennemi de la Foi : je voudrois mourir pour cette querelle, & je croirois être Martyr. Vôtres zèle est admirable & singulier, lui dis-je : mais est-ce que par votre Philosophie on ne sçauroit prouver qu'il y a un Dieu, que l'ame est immortelle, & les autres choses de cette nature ? Et n'est-elle pas en ce point aussi pernicieuse à la Foi, que la Philosophie d'Aristote ? Non, mon enfant, reprit il voici en quoi Descartes s'est égaré. Par la Philosophie qu'il a prise de nous, on ne sçauroit à la vérité prouver évidemment qu'il n'y a point de Dieu, ni que l'ame est mortelle : mais il s'ensuit clairement de nôtre systême, qu'il n'est pas nécessaire  
que

16 *Nouveaux Entretiens*

que Dieu ait aucune part à la création, à la conservation, & à la conduite du monde: & pour nôtre ame il s'ensuit, ou qu'elle n'est pas différente de celle des bêtes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'elle ne meure point. De sorte que le mérite de la Foi ne reçoit aucune atteinte par cette Philosophie, & vous voyez qu'elle n'est pas indigne d'être enseignée, ni étudiée par des Chrétiens. Mais Descartes peu soigneux de la gloire du Christianisme, a mêlé des chimères Peripateticiennes dans cette solide Philosophie: & il a tant rêvé sur une pensée d'Aristote, qu'il est enfin parvenu à en faire une manière de sophisme, qui ébloüit d'abord les esprits foibles, & qui leur paroît une démonstration claire & certaine de l'existence de Dieu.

Voilà, Monsieur, lui dis-je, ce que j'avois trouvé de ridicule & d'impénétrable en cet Homme. Il dit ouvertement qu'on ne peut rien entendre dans sa Philosophie, si on ne sçait parfaitement sa Métaphysique; & cette Métaphysique si nécessaire est toute fondée sur cette démonstration dont vous parlez, & qui me parut d'abord un vrai Paralogisme, qu'on  
ne

ne sçauroit comprendre qu'en supposant deux ou trois fois ce qu'il faut prouver.

Il est vrai, mon enfant, reprit Jean le Brun : mais ce n'est pas là le pire : ce ne seroit pas un mal fort dangereux d'avoir fait une fausse démonstration de l'existence de Dieu ; en faisant voir cette fausseté à celui qui seroit persuadé que sa démonstration est bonne, on le fortifieroit dans la foi, & il demeureroit convaincu de l'inutilité du raisonnement sur des vérités plus difficiles, puis-que celle-ci qui est si plausible & qui paroît si vrai-semblable aux Payens aussi-bien qu'aux Chrétiens, ne peut être démontrée : mais le grand mal qu'ont fait les visions dont Descartes a embrouillé la Physique de mon Trisayeul, c'est qu'il met d'abord dans l'esprit de son disciple la plus dangereuse disposition où puisse être l'esprit d'un Chrétien, par cette supposition ridicule que tout ce que les sens & les hommes, & la raison même peuvent lui avoir appris, est faux ou douteux. N'est-ce pas ressusciter la Secte dangereuse des Pyrrhoniens, accôûtumer l'esprit à douter de tout, ou à ne cesser de douter que par sa propre lumière ; enfin se rendre l'arbitre unique de la vérité ?

B

Jo

Je ne sçai pas, repartis-je, si, dès qu'on veut être disciple de Descartes, il faut devenir Pyrrhonien ; mais je m'aperçois bien que cette disposition d'esprit qu'il demande est toute propre à faire un Calviniste : à force de s'accoutûmer à n'en croire qu'à soi-même sur les choses naturelles, & à ne rien déférer aux lumieres d'autrui, on aura la même présomption pour les choses divines : l'autorité de la tradition des Pères & des Conciles ne sera pas comptée pour grand' chose. Tout ce commencement de Métaphysique de Descartes est assez naturellement le précurseur de l'esprit particulier de Calvin : ce qui fait que tous ceux qui sont suspects parmi nous de favoriser une bonne partie des erreurs de ce Novateur ; s'accommodent assez de cette Philosophie, & prennent soin de l'insinuër insensiblement, & de la substituer à celle d'Aristote.

Ceux qui favorisent Calvin, reprit Jean le Brun, pourroient encore favoriser nôtre Philosophie par des raisons que l'on m'a objectées dans mes voyages ; mais comme elles sont tirées de la Physique, je les payerai, avec l'aide de Dieu, en disant que Dieu est tout-puissant, & que  
la

la Physique & la Foi n'ont rien de commun. Il n'en est pas de même de la Métaphysique. Vous avez sagement remarqué, qu'il est fort dangereux de la commencer par un principe si semblable & si favorable à celui de Calvin.

Mais ce n'est pas là tout le mal, il faut que je vous dise une petite aventure qui m'est arrivée dans le Nord. Lors-que Descartes fit paroître sa Métaphysique, je fus assez simple de me servir de sa méthode contre un Manichéen. Quoi! se trouve-t-il encore des Manichéens au monde, interrompis-je? Beaucoup, poursuivit-il, & de tous les Hérétiques il n'en est point de plus opiniâtres. Je voulus donc lui prouver l'unité d'un principe de toutes choses, par la méthode de Descartes, de laquelle j'avois été d'abord un peu ébloui, je l'avouë, & que je n'avois pas encore reconnue si pernicieuse qu'elle est. Je le priai premièrement, suivant cette méthode, de supposer que tout ce qu'il avoit oui dire, & tout ce qu'il avoit crû vrai jusqu'alors, étoit faux. Le Manichéen me regarda à peu près comme on regarde un fol dont on a sujet de se divertir, en entretenant sa folie. Comment est-il

possible, me dit-il, de faire cette supposition? Dieu qui est tout-puissant, répondis-je, ne peut-il pas avoir voulu vous tromper par quelque raison secrète? Mais ne faut-il pas que je suppose aussi, répartit-il, qu'il n'y a point de Dieu, puis qu'il faut que je suppose que tout ce que j'ai scû jusqu'ici est faux? Comment supposerais-je donc, que ce Dieu, que je suppose qui n'est point, a voulu me tromper? Et puis, continua-t-il, quelle méthode de raisonner est la vôtre? vous supposez d'abord ce Dieu que vous voulez me prouver, ou plutôt ce principe du mal dont vous voulez me desabuser; car si j'avois été trompé jusqu'ici, ce ne seroit sans doute que par le principe de l'illusion & du mensonge, aussi bien que de tous les maux qui sont au monde. De quelque manière que vous fassiez cette supposition, dis-je au Manchéen, faites-la toujors; puis faisant réflexion sur ce doute universel de toutes choses, faites une démonstration de votre existence, & dites: Je doute, donc je suis. Le Manichéen sourit. Monsieur le Docteur, me dit-il, je vous demande, s'il vous plaît, que veut dire, je doute, car je l'ai oublié. Serait-ce par  
avan-

avanture la même chose que, je suis en doute? C'est cela même, lui dis-je. C'est-à-dire, poursuivit-il, que vous raisonnez scavamment & ingénûment que vous êtes, parce que vous êtes: Je suis en doute, donc je suis, est une plaisante démonstration; & tant que vous direz, je suis, donc je suis, on ne pourra pas vous contester que la conséquence ne soit contenuë dans l'antecedent. Je traitai de chicane de Logique cette raillerie du Manichéen; & dissimulant le petit embarras où j'étois, vous avez beau plaisanter, lui dis-je, il est certain que je pense & que je connois que je suis, sans qu'aucun corps ait contribué à me donner cette connoissance. Je puis connoître en moi cette pensée, sans connoître aucun corps: il s'ensuit donc que ma pensée n'est point corporelle, & que moi qui pense ne suis ni corps, ni matière; puis que le corps & la matière ne pensent point, & ne contribuënt rien à la connoissance & à la pensée. Le Manichéen parut peu touché de tout cela. Avant que de répondre à vôtre démonstration si impliquée, me dit-il, il faudroit premièrement que nous fussions convenus de bien des choses, sur lesquelles j'ai peur que

## 22 *Nouveaux Entretien*s

vous n'avez guères médité. Car fans m'arrêter à contester, que, lors-que vous dites, je doute, ou je suis; ce *je* signifie d'abord un certain composé de corps & d'ame; & que vous ne pouvez vous connoître fans connoître ces deux choses: autrement ce qui fait le *je*, le *moi*, la *personne*, ne seroit précisément que l'ame, dont le corps ne seroit que la prison, ou la demeure, ou le Navire, comme disoient les Platoniciens, & le corps ne seroit pas une partie essentielle & physique de l'homme; nous ne conviendrons pas peut-être aisément ce que c'est que pensée, & il n'est pas si évident que vous croyez que l'on puisse penser sans corps. C'étoit un consentement de la Synagogue & des premiers Chrétiens, aussi bien que de la Secte de Platon, que les Intelligences & que les Anges sont matériels. Selon cette ancienne Theologie, ou Philosophie, la pensée n'est qu'une très-subtile partie de matière, mûe en certain sens par une moins subtile. Il paroissoit aux premiers Docteurs si peu éloigné de la matiere de pouvoir penser, que Tertullien n'a pas crû faire injure à la Divinité, de dire qu'elle étoit matérielle; & nôtre Docteur Manés n'a point déterminé

miné la contraire. Quoi-qu'il en soit de ces Questions si difficiles, je mets en fait qu'il n'y a point d'homme vivant qui comprenne pleinement & sans aucune obscurité ce qu'il dit, quand il dit, je pense; & qui soit évidemment assuré qu'il penseroit comme il fait; si tout ce qu'il y a de matériel en lui étoit anéanti, & même si les organes étoient troublés, ou disposés d'une autre façon; ce qui fait qu'il ne peut juger sans hésiter, que sa pensée ne dépende pas essentiellement de la disposition de la matière, & qu'elle ne soit telle qu'elle est, parce-que la disposition des organes est telle.

Je vous avouë, mon fils, poursuivit Jean le Brun, que ce Manichéen m'embarassoit fort. Cependant comme j'en voulois venir à la démonstration de Descartes pour l'existence de Dieu: Il n'est pas tems, lui dis-je, de réfuter maintenant les imaginations de Platon, & des Rabins; non plus tout ce que peuvent avoir écrit les premiers Chrétiens, pour attirer les sçavans Payens au Christianisme, par quelque conformité de Philosophie. Mais supposons que je pense que Dieu est; toutes les créatures ensemble étant infiniment

## 24 *Nouveaux Entretiens*

moins parfaites que cet Etre , dont j'ai l'idée infiniment plus parfaite qu'elles : il est certain qu'elles n'ont pû me donner cette idée , car la cause doit être autant ou plus parfaite que l'effet. Il n'y a donc qu'un Etre autant ou plus parfait que cette idée , qui peut me l'avoir donnée , & cet Etre si parfait est Dieu. Le Manichéen étoit rêveur & triste durant tout ce discours. Etes-vous fâché , lui dis-je , que je vous dessille les yeux , & que je vous montre qu'il y a un Dieu. Hélas ! je m'afflige de ce que vôtre démonstration ne prouve rien ; je desirerois de tout mon cœur qu'elle fût solide , car la doctrine du grand Manés seroit incontestable. Je dirois comme vous à tous ceux qui ne sont pas de ma croyance : J'ai l'idée du principe de tout le mal , d'un Etre souverainement mauvais , comme vous avez l'idée du principe de tout le bien & d'un Etre souverainement bon ; nulle chose du monde n'est assez mauvaise pour m'avoir donné l'idée d'un principe infiniment méchant , comme nulle chose du monde n'est assez bonne pour vous donner l'idée d'un principe infiniment bon : Ainsi s'il étoit nécessaire qu'un être infiniment bon produi-

duisit vôtre idée, il seroit nécessaire qu'un être infiniment méchant produisît la mi-  
enne; mais l'une & l'autre de ces preuves  
ont deux grands défauts. Premièrement,  
elles supposent que ce n'est pas la nature  
de l'entendement de ramasser en une seule  
idée une multitude d'objets. Cependant  
il ne faut autre chose que ranger tout ce  
qu'il connoit sous de certaines idées géné-  
rales & universelles, & réduire tant d'ê-  
tres différens à une certaine unité. Il voit  
dans le monde une diversité de maux &  
de choses mauvaises, il les assemble & les  
range sous une idée universelle du mal;  
& cette idée universelle est infinie, par-  
ce qu'elle est fondée sur une infinité de maux  
particuliers: ainsi on a l'idée d'un mal  
infini, sans qu'il soit nécessaire que ce mal  
infini existe pour produire en nous son  
idée. De sorte que, comme ce ne seroit  
pas par ce raisonnement que je voudrois  
prouver un principe du mal, vous ne pou-  
vez aussi vous en servir pour prouver vô-  
tre principe du bien.

Outre ce défaut que je viens de remar-  
quer, continua ce Manichéen, vôtre dé-  
monstration en a un deuxième qui est sans  
replique; c'est qu'elle suppose qu'on peut

avoir l'idée d'une chose finie & limitée, plutôt que l'idée d'une chose qui n'est ni finie ni limitée, & qu'on peut connoître plutôt le fini que l'infini. Cependant dire qu'une ligne est fine, c'est dire qu'elle n'est pas infiniment étendue; comme dire qu'elle est infiniment étendue, c'est dire qu'elle n'est point finie. De là viennent ces axiomes si communs & si raisonnables, que la science des contraires est la même, & que les choses relatives ne peuvent être conuës l'une sans l'autre; c'est pourquoi l'idée de l'infini est aussi naturelle & aussi proportionnée à nôtre entendement, que l'idée de ce qui est fini.

Vraiment, m'écriai-je, je n'ai rien à vous dire, si vous ne tenez pas nos conventions. Vous me venez parler de contraires, de relatifs & d'axiomes; avant que nous ayons découvert s'il y a des contraires & des relatifs, & contre la supposition que nous avons faite que tous les axiomes quels qu'ils puissent être, sont faux & impertinens, sur tout s'ils sont d'Aristote. Mon ami, me dit mon Manichéen, vous avez été le premier à rompre le marché, je vous ai laissé passer les causes & les effets sans vous obliger à m'en faire

faire un long Traité qui vous eût peut-être fatigué, & qui vous eût assurément empêché d'achever aujourd'hui votre beau sophisme.

Je ne vous ai point querellé de ce que vous ne vous êtes pas tenu vous-même dans la supposition que vous m'avez proposée, parce-que j'ai bien vû qu'il étoit impossible de s'y tenir. Car nôtre raison se forme insensiblement sur les différentes idées que les sens nous présentent dès nôtre enfance, & sur les diverses expériences que nous faisons de la vérité ou de la fausseté de ces idées. Il est impossible que nous fassions un raisonnement d'un peu longue haleine, que par le secours de ces idées que nous avons reconnu être raisonnables: ainsi il est impossible de supposer de bonne foi que tout ce que le sens & l'expérience nous ont dit est faux; & je défie aucun homme du monde de faire un raisonnement juste, en se tenant rigoureusement dans cette fantasque & peu naturelle supposition.

Je tins la meilleure mine que je pûs avec ce Manichéen: Je lui dis qu'il seroit damné, qu'Aristote & Platon seroient l'instrument de sa réprobation; & qu'au reste,  
je

## 28 *Nouveaux Entretiens*

je voyois que la prière étoit l'unique épée qu'il faut employer contre les Hérétiques. Je le quittai pour m'aller mettre en oraison; mais à vous dire le vrai, j'étois si inquiet sur tout ce que cet homme m'avoit dit, & si scandalisé de ma Métaphysique, que, lors que je fus devant Dieu, j'employai moins de tems à le prier pour la conversion de ce Manichéen qu'à le consulter touchant la validité de la démonstration que j'avois entreprise, & touchant la solidité de ma méthode Métaphysique. Ce fut alors, ô Seigneur! Auteur adorable & Consummateur de la Foi, que vous me fistes cette grace, & que vous répandîtes sur mon esprit cette lumière admirable, que toutes les preuves métaphysiques & naturelles sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'ame & sur les autres choses de cette nature, sont plus propres à égarer, qu'à persuader; & que le plus grand service qu'on puisse rendre à la Foi, & le plus agréable sacrifice qu'on puisse faire à la Croix de JESUS-CHRIST, c'est de lui immoler toutes ces audacieuses Philosophies, qui ont l'insolence de porter leurs enthimêmes téméraires jusques dans l'essence de Dieu. Voila donc,  
Mon-

Monſieur, lui diſ-je, la grande raiſon pourquoi Joannes Brunus renonce juridi- quement à l'audacieux Ariſtote, & même à la Métaphyſique de Deſcartes. Mais comment pourrez-vous infinuer pour la gloire de la Foi la Phyſique de Deſcartes ou de vôtre Triſayeul Jordanus, puis-que Deſcartes a prétendu qu'on ne la pouvoit entendre ſans le ſecours de ſa Métaphyſi- que & de ſes belles démonſtrations de l'a- me & de l'exiſtence de Dieu ? Comme Deſcartes, me répondit-il, n'avoit pas en vûë la réformation générale des mœurs, & qu'il ne vouloit que faire paroître la force de ſon eſprit, il n'a pas dédaigné de marcher ſur les traces d'Ariſtote qu'il mépriſoit ſi fort ; & croyant pouvoir for- tifier & déguifer tout enſemble une vieil- le & foible démonſtration par un nouveau tour, il a cherché à ſe ſignaler & a voulu s'emparer de l'admiration de ſes Lecteurs par la hardieſſe de ſes principes & de ſa methode. Mais Dieu qui fuit touſjours les ſuperbes qui le cherchent, a confondu celui-ci, & a permis que ſes démonſtra- tions prétenduës ayent plus rebuté de gens de ſa Phyſique, qu'ils n'y en ont attiré. Et certes, ce n'étoit pas pour prouver les  
cho-

### 30 *Nouveaux Entretien*s

choses divines que cette Physique a été inventée. Je vos bien maintenant que ce n'est pas pour cela que Dieu a permis que je l'aye comprise ; aussi je n'ai garde ni de la commencer par là, ni de la faire aboutir-là. Je ne veux point de l'admiration de mes Disciples au préjudice de la Foi & de la morale Chrétienne. J'ai par la grace de Dieu un moyen plus sûr & plus naturel de faire admirer d'abord ma Physique, & d'en donner une merveilleuse curiosité.

Quoi ! Monsieur, lui dis-je, vous pourrez vous passer dans vôtre Physique de prouver ou de supposer qu'il y a un Dieu ! Assurément, repartit-il, je puis même supposer tout le contraire, & il n'est aucunement nécessaire que je fasse aucune mention de Dieu, ni pour la création, ni pour la conservation, ni pour la conduite du monde. Je vous dirai bien plus ; mais il ne faut pas trop publier ceci à cause des Moines & des Chaperons. Je suis parvenu par la grace de Dieu à comprendre qu'il est assez facile de prouver avec cette Physique, qu'il n'est pas nécessaire que l'ame soit immortelle & spirituelle, ni qu'il y ait un principe spirituel qui gouverne

verne le monde: de sorte qu'un Chrétien imbu de cette Physique, ne sauroit perdre la gloire & le mérite de la Foi, puisqu'il ne sauroit trouver de quoi appuyer aucune des choses qu'il croit. Il sera même tous les jours en état de rempoter de nouvelles victoires, puis-que cette Physique pourra lui fournir en tout & par tout des raisons contre ce qu'il croit. Loué soit Dieu, m'écriai-je, jusqu'où va le zèle des serviteurs de Dieu, quand il est selon sa science! Il porte même à inventer & à favoriser des Sectes contre l'existence de Dieu. Vous aviez raison, Monsieur, de dire que vous aviez un moyen sûr pour vous emparer de l'admiration de vos Disciples. On vous admirera jusqu'à l'étonnement, & presque jusqu'au scandale.

Ce ne sera point, continua-t-il, par ce que je viens de vous dire, que je me ferai admirer à toutes sortes de gens. Je n'en parlerai qu'aux esprits solides & bien Chrétiens; pour les autres, je me contenterai de les enchanter par un nombre infini de choses rares, singulières, inouïes, étonnantes, inimaginables, & pourtant évidentes, dont nôtre Physique est remplie. Je proposerai en gros toutes ces  
cho-

choses extraordinaires ; & il est impossible qu'on n'en soit enchanté , & qu'on n'ait pas une avidité extrême d'en entendre le détail & les preuves. Enchantez-moi donc , Monsieur , lui dis-je , & parcourez en gros toutes ces merveilles , en attendant que vous m'en expliquiez un jour le détail.

Volontiers , me dit-il ; mais , Monsieur vous devez savoir que l'oraison mine un peu le corps , & que les longs discours philosophiques affoiblissent un peu l'estomach. Il me semble que vous m'aviez proposé de me donner à dîner : Ah ! il est vrai , m'écriai-je , Monsieur Jean le Brun , allons-y donc.

### TROISIÈME ENTRETIEN.

**M**onsieur Jean le Brun dîna sans parler : Je remarquai qu'il étoit extraordinairement altéré. Après le repas il dit grâces longuement , puis s'approchant du feu : Si nous avions de la foi , s'écria-t-il , comme un grain de moutarde , nous n'aurions pas besoin de manger & de tant boire ; car il est écrit , que l'homme juste vit  
de

de la foi & de la parole de Dieu ; la foi nourrit quarante jours Elie & Moïse. Je crois, lui dis-je, Monsieur, que, quand le Fils de l'homme viendra, il ne trouvera guères sur la terre de cette foi nourrissante. La Morale est grandement relâchée, & les plus dévots ne haïssent pas la bonne chère. C'est que la foi est modique, reprit Jean le Brun : pour moi, je ne mange pas beaucoup par la grace de Dieu, & ne bois guère que par inadvertance & par distraction. Comme d'ordinaire j'ai la tête remplie de quelque grand dessein, & que mon esprit est appliqué ou à Dieu ou à quelque affaire de Dieu, la nature qui ne veut rien perdre prend son tems & se conforte à la dérobée, pour pouvoir ensuite soutenir les travaux que lui impose la grace & la foi. Toutes choses se tournent en bien à ceux qui aiment Dieu. Je pense, mon enfant, que le peu que je viens de boire me rend bien plus propre à philosopher. Je fouhaite, Monsieur, qu'il soit vrai de dire à cette fois que la verité est dans le vin.

Philosophons donc, me dit-il. Quel est, à vôtre avis, le principe des choses naturelles, & la première matière de tout ce

C

que

34 *Nouveaux Entretiens*

que nous voyons? Un Comte Allemand, répondis-je, qui avoit beaucoup de vôtre air & de vos manières, excepté qu'il faisoit profession de vivre sans manger & boire, en appliquant sur le nombril un certain lut de sâpience, m'enseignoit l'an passé fort devotement, comme vous faites, que la lumière est le premier sujet dont toutes choses sont faites. C'étoit un fat & un ignorant, reprit Jean le Brun, car il n'y a point de lumière. Il n'y a point de lumière, m'écriai-je? Non, me dit-il. Comment, poursuivis-je, la lumière n'est pas répandue en l'air à l'heure qu'il est? Non, dit-il en élevant la voix. La lumière, continuai-je, n'est pas un corps ou une qualité, ou un être ramassé dans le Soleil? Non, non, s'écria-t-il, il n'y a ni lumière, ni corps lumineux; c'est une vieille erreur. Ceci commence fort bien, lui dis-je, & qu'est-ce donc que ce Soleil que nous voyons, & ce je ne sçai quoi que nous appellons lumière? Ce que vous apellez lumière, vous autres ignorans, répondit-il, n'est qu'une pensée de l'ame raisonnable, dont l'homme seul est capable, car les bêtes ne voyent point cette lumière: un lynx & un chien ne voyent pas

pas plus qu'une taupe; & pour le Soleil que vous appelez grossièrement un corps lumineux, ce n'est qu'un tourbillon de poussière, qui piroüette rapidement autour de son centre, & qui piroüettant agite l'air d'une certaine manière; l'air agité vient aussi piroüetter d'une certaine manière & affecter les muscles des yeux & la retine, & alors nôtre ame à point nommé produit cette pensée qu'elle voit un corps lumineux: mais, vive Dieu, il n'y a point de la lumière; & quand Dieu dit dans la Genèse, que la lumière soit faite, c'étoit à dire qu'un grand tourbillon de poussière & de limailles de matière s'assemble en cet endroit, qu'elle piroüette de telle & telle manière jusqu'à nouvel ordre.

Ce Commentaire de l'Ecriture, lui dis-je, est-il tiré de quelque Rabin? Point du tout, dit-il, les Rabins n'ont que des visions creuses, & ceci est appuyé solidement sur des démonstrations de Méchanique, si belles, si naturelles & si nécessaires, que pour vous en parler franchement, il est tout-à-fait inutile de supposer que Dieu se soit aucunement mêlé de toute cette affaire, de la production du Soleil,

36 *Nouveaux Entretiens*

de la prétendue lumière qui l'environne & de tout le reste des choses : & si l'Écriture ne nous aprenoit que Dieu a travaillé sept jours pour la production du monde, nous lui eussions permis de se reposer dès l'aurore du premier jour, & nous l'eussions tenu quitte de tout travail, pourvû qu'il nous eût créé comme il a fait une matière divisible à l'infini, en petits corpuscules en forme de dés & de vis.

En vérité, Monsieur, m'écriai-je, je suis bien aise de vous avoir fait donner de bon vin, car il vous échaufe admirablement l'imagination. Vous m'admiriez bien autrement, continua-t-il, si je vous prouvois qu'il n'est même nullement nécessaire que Dieu se donne la peine de créer cette matière, & qu'il est incompréhensible qu'elle ne soit pas d'elle-même telle qu'elle est ; mais je crois qu'il est à propos de differer encore un peu à vous expliquer l'essence de cette matière ; cela nous engageroit, peut-être, à quelque digression épineuse, & qui apliqueroit trop nôtre esprit, ce qu'il faut éviter soigneusement après la refection, de peur que la digestion n'en soit troublée, car il n'est

n'est pas besoin d'alterer sa santé pour philosopher. De sorte que pour ne point sortir de ce que ma Physique a d'agréable, je me contenterai de vous faire remarquer qu'il est évident & clair comme le jour, que ces dés dont je vous ai parlé pivotent nécessairement autour de leurs centres, & se frottant les uns contre les autres, il a été inévitable qu'il se soit fait une infinité de raclures, lesquelles s'assemblant en divers endroits, ont composé par ci par là divers tourbillons de raclure & de poussière. Ces tourbillons tournant continuellement autour de leur centre, sont ce que nous appellons Soleil & Etoiles. Mr. Jean le Brun, lui dis-je, ne faites-vous jamais la meridiene, & n'avez-vous pas accoutumé de dormir après dîner? Pardonnez-moi, dit-il, c'est une bonne pratique que plusieurs serviteurs de Dieu observent. J'irai me coucher dans quelque tems, si vous voulez me le permettre. Allez, Monsieur, allez-y donc tout maintenant. Je veux pourtant encore vous expliquer la suite de la formation du monde; & après vous avoir dit quelque chose du Ciel, vous expliquer encore un petit échantillon de l'histoire de la terre,

38 *Nouveaux Entretiens*

dans laquelle nous vivons. Car il n'appartient qu'à moi & à Descartes d'être les Historiographes de la nature, & de savoir le détail de toutes les aventures de la matière. Sachez donc, mon fils, que la terre a eu l'honneur autrefois d'être un beau Soleil & un assemblage lumineux de limailles étincelantes, qui piroüettoit aussi glorieusement que ce tourbillon que nous voyons, & qui éclairoit quelque autre terre & quelque autre certain monde particulier: mais une certaine fumée s'étant élevée d'un autre certain endroit, comme il nous est fort facile de le démontrer mécaniquement, elle fit autour de ce tourbillon de lumière une certaine croute obscure, opaque & impénétrable, qui envelopa ce tourbillon & l'empêcha de piroüetter à son ordinaire, ou du moins de faire piroüetter l'air qui l'environnoit; de sorte que ne pouvant plus demeurer en cette place, & faire la fonction de Soleil, il fut obligé de sortir du tourbillon où il étoit, & d'errer sans situation fixe & déterminée dans les espaces immenses de l'Univers, jusqu'à ce qu'ayant trouvé le moyen d'entrer dans ce grand tourbillon qui compose le monde que nous habitons, il s'arrêta parmi les Pla-

Planètes, & devint Planète lui-même : car nôtre Histoire mathématique & philosophique nous apprend que toutes les Planètes sont des terres toutes pareilles à celle-ci, & arrivées en ce monde de certains autres mondes lointains, où elles avoient l'honneur de piroüetter lumineusement & de faire la fonction de Soleil. Je n'ai pas encore bien déchiffré par les loix de la mécanique, ce qui est arrivé toutes ces Planètes depuis qu'elles sont entrées dans nôtre monde. Mais voici les véritables aventures de nôtre terre, & celles des autres terres font aparemment de même. Quand elle fut entrée dans ce tourbillon, quatre autres certaines croutes vinrent tenir compagnie à cette croute susdite qui envelopoit le tourbillon des raclures, & elle s'agencèrent les unes sur les autres, à peu près comme les peaux d'un oignon sont arrangées. Nous sommes encore en grand souci, & nous ne pouvons pas bien démontrer de quoi la plus basse de ces croutes est composée: je crois pourtant être parvenu à découvrir que c'est d'une infinité de corpuscules en forme de vis, qui sortent incessamment & sans jamais s'épuiser, & viennent circuler en ovale

## 40 *Nouveaux Entretiens*

dans l'air; d'où nous tirons en tems & lieu la raison démonstrative pourquoi l'aiman attire le fer, car les vis se vont insinuer dans le fer à point nommé, sans s'embarrasser aucunement les unes les autres, & sans entrer en aucun autre corps; de sorte qu'elles attirent mécaniquement le fer. Je tiens donc que cette première croute est le premier magasin de ces vis admirables. La seconde étoit une masse de tous les métaux & des pierreries. La troisième étoit un assemblage de corpuscules en forme d'aiguilles, qui composoient un grand corps liquide comme l'eau. Quant à la quatrième & dernière croute, elle étoit un peu dure & suspendue en forme de voute, comme à peu près la croute d'un pâté. Il arriva donc par succession de tems, que cette espèce de pâté de lumière s'étant séché, fendu & crevaslé par l'ardeur du Soleil, se brisa enfin en mille & mille pièces. Jugez le beau spectacle que ce fut aux yeux de Dieu & des Anges, & combien fut épouvantable le fracas & le tintamarre qui se fit alors; cela me réjouit quand j'y pense, & il me tarde extrêmement que mon ame ait le plaisir après la mort de voir arriver la même  
avan-

avanture à ce Soleil qui nous éclaire, lorsqu'il aura contracté les croute susdites, comme la mécanique nous montre qu'il ne peut éviter de les contracter. Je prie Dieu seulement, & faites-en de même, s'il vous plaît, mon fils, tous les jours en vous levant & en vous couchant, que cette affaire n'arrive pas au Soleil, & qu'il ne vienne point ainsi avant nôtre mort; car comme il est, suivant le calcul qu'on a fait, plusieurs centaines de fois plus grand que la terre, il nous tomberoit dessus, & nous entraîneroit avec lui dans quelque autre tourbillon, ce qui seroit le moyen de faire mourir sans confession le genre humain.

C'étoit, peut-être, par cette raison, interrompis-je, que les premiers Chrétiens, au raport de Tertullien, desiroient ardemment la fin du monde, & demandoient à Dieu de hâter le jour du Jugement, ils craignoient assurément que le Soleil ne contractât cette croute fatale.

Je ne sçai pas s'ils le craignoient, dit Jean le Brun; mais je vous assure que tous ceux qui sont dans nos principes en tremblent de peur, d'autant plus que certains Astronomes ont eu d'assez bonnes Lunettes

## 42. Nouveaux Entretien

tes pour remarquer de certaines taches dans le Soleil, qui font conjecturer qu'assurément cette malheureuse croute se forme déjà. Voila, lui dis-je, un point admirable pour la Morale, je le veux marquer, s'il vous plaît, sur mon Agenda, afin d'en intimider les pécheurs quand je prêcherai. Apuyez bien là-dessus, continua-t-il; les choses merveilleuses frappent l'imagination; & quand l'imagination est gagnée, on fait bien du chemin, & on arrive bien-tôt au cœur. Mais pour continuer l'histoire des aventures de la terre: lors que sa dernière croute s'entr'ouvrit & se crevassa, les débris de ce fracas effroyable tombèrent irrégulièrement, confusément & pêle-mêle les uns sur les autres: Il fut donc nécessaire qu'une grande partie se trouvât ensevelie dans l'eau, & laissât paroître la croute liquide que nous appelons la mer. D'autres parties s'accumulant les unes sur les autres, il en résulta une masse élevée, qui est ce que nous habitons. Sur cette masse se sont assemblés des corpuscules en divers sens & dans toutes les situations imaginables, & il s'en est composé fortuitement un nombre infini de machines différentes, que nous appelons fleurs,

fleurs, plantes, arbres, qui nous paroissent vivre, croître & mourir. Et une infinité de machines bien plus merveilleuses, qui outre cela semblent sentir & connoître, & qui en effet ne sentent, ne connoissent & ne vivent non plus que cette Horloge qui sonne trois heures, qui m'avertit sans savoir ce qu'il fait, qu'il est tems que j'aïlle dormir. Allez, Monsieur, dormez au nom de Dieu, lui dis-je.

Comme il passoit dans mon cabinet, deux des plus grands Philosophes du siècle, à qui Dieu & la connoissance profonde & rare de la plus fine Mathématique, ont donné de belles lumières contre les imaginations de Descartes, vinrent pour me voir; ils entrevirent en entrant la figure & le chapeau de Jean le Brun. Quelle espèce d'homme entreteniez-vous là, Monsieur, me dirent-ils en riant? Parlez bas, Messieurs, leur dis-je; car c'est un Serviteur de Dieu, suscité extraordinairement pour la réforme de la morale & des mœurs de l'Eglise. Il me fait l'honneur de m'affocier à son Apostolat, & dans peu de jours nous allons mener par un beau chemin les probabilités & toutes les imaginations licentieuses, qu'on apuye si foiblement

44 *Nouveaux Entretiens*

ment par la manière de philosopher du foible Aristoté. Mais nous prouverez-vous du moins, me dirent-ils, par votre nouvelle méthode, qu'il faut s'habiller extravagamment comme fait cet homme, & se distinguer d'abord par un habit & des manières fantasques, d'entre ceux qui ne sont pas de votre parti? Ce sont minuties, repondis-je, que nous n'avons encore pû traiter à fonds: nous avons commencé par le solide, & nous n'avons encore touché que le principe fondamental de la Morale.

Nous avons enfilé une belle carrière, & mon nouveau Maître me donnoit des lumières rares, mais l'oraison lui ayant affoibli l'estomach, il m'a demandé à dîner durant le repas une distraction lui étant survenue, mon Apôtre s'est enyvré par inadvertance, & il y a une heure qu'il me dit des choses si foibles, que vous & moi sommes fort heureux que l'heure de sa meridiane soit arrivée, sans quoi vous courriez risque d'être regalés d'une extravagante conversation. Nous sommes tous accoutumés, repartirent-ils, à ouïr extravaguer des Réformateurs. Paris en abonde: Mais encore que vous disoit celui-ci, quand

quand il vous parloit de bon sens, & quel est son grand principe? Le merite & la pureté de la Foi, répondis-je, l'inutilité & même le danger de la raison humaine, le mépris de tout ce qui s'appelle preuve métaphysique, & une profonde aversion pour le téméraire Aristote, & pour l'impudence des Theologiens Scholastiques, qui sur les principes de ce Payen, entreprennent à la honte & à la diminution de la Foi, de prouver qu'il y a un Dieu, que l'ame est immortelle, & les autre choses de cette nature, comme si le plus grand esprit de ce siècle n'avoit pas été obligé d'avouër de bonne foi qu'il ne se sentiroit pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre un Athée.

Cette imagination est plaisante, dirent ces Messieurs, mais elle n'est pas nouvelle je connois bien des gens qui en sont frappés. Ce bel esprit dont vous parlez s'étoit mis cette vision dans la tête, & il avoit entrepris de concert avec un grand nombre de beaux esprits comme lui, de faire un Livre pour établir ce beau principe, qu'on ne peut pouver par aucune raison naturelle, ni l'existence de Dieu, ni l'immortalité de l'ame, ni aucune verité divine,  
&

& que toutes les raisons naturelles qu'on en peut alléguer, ne font qu'égarer l'esprit. Ce grand Homme dédaignoit même les démonstrations métaphysiques que Descartes en a faites, quoi qu'il en approuvât beaucoup la Physique. Il ne vouloit que des preuves morales, c'est-à-dire qu'il devoit résulter de tout son Livre, que moralement parlant il y a un Dieu, que moralement parlant l'ame est immortelle; de sorte que cette espèce de preuves ne convainquant point l'esprit, la Foi conservoit toute son obscurité & toute sa difficulté, & par conséquent toute sa gloire & tout son mérite.

C'est à peu près le jargon & l'intention de mon Docteur Mr. Jean le Brun, qui repose là dedans: mais il encherit encore par dessus ce bel esprit; car outre qu'il ne veut pas d'une Philosophie qui puisse prouver les vérités de la Foi, Dieu lui en a révélé une qui détruit de fonds en comble les vérités capitales & les mystères essentiels du Christianisme; de sorte que la foi aura bien plus de gloire & plus de mérite quand elle demeurera ferme & inébranlable, malgré les démonstrations physiques dont cette nouvelle Philosophie

phie en renverse tous les points. Est-il au monde, dirent ces Messieurs, un homme assez fol pour former ce projet insensé? Mais quelle est encore cette Physique terrible, qui veut établir la Foi en la ruinant? Je n'en sçai rien encore, répondis-je, Monsieur Jean le Brun m'en a entretenu durant le dîné, ou a prétendu m'en entretenir; mais il m'a dit des choses si bizarres, que j'ai crû que le vin les lui inspiroit. Car où est l'homme de sens rassis, qui s'aviseroit de vouloir expliquer comment le Soleil, les Astres, la Terre, les Animaux & le Monde entier ont été formés par le mouvement nécessaire & inévitable d'une infinité de dés invisibles? Ah! c'en est assez, interrompirent-ils, nous voyons bien de quelle Secte est ce Monsieur Jean le Brun; ce qu'il vous a dit dans le vin, il vous le dira de même quand son vin sera cuvé. Il est du nombre de ces Serviteurs de Dieu, qui font profession de dire que la Philosophie de Descartes a de grandes difficultés pour la Religion; & cependant quoi que ce dût être une raison insurmontable à toute personne tant soit peu Chrétienne pour rejeter cette doctrine, ils l'autorisent & sa font valoir de toute

48 *Nouveaux Entretiens*

toute leur force. Ils sollicitent ouvertement pour en éluder la condamnation: ils la font apprendre à leurs jeunes neveux & aux enfans de leurs amis; & s'ils trouvent quelque chose de foible dans les écrits de cet homme, ce n'est que la démonstration qu'il a faite de l'existence de Dieu; car selon eux un bel esprit ne sauroit trouver dans la nature de quoi convaincre un Athée. Mais pour la Physique de Descartes, elle est toute à leur gré, comme vous l'a sans doute dit vôtre Jean le Brun, parce-qu'elle est toute propre à conserver à la Foi toute son autorité. Je ne connois assez, repliquai-je, ni la Philosophie de Descartes, ni les Serviteurs de Dieu dont vous me parlez, pour juger si vous avez bien raison de dire ce que vous dites. Mais Maître Jean le Brun & ces gens-là sont animés par un même esprit; & s'ils sont inspirés de mettre en crédit la même Philosophie, je serai instruit avant la fin du jour de tout le fin de leurs projets. Car Dieu a dit à M. Jean le Brun de ne me rien taire. Nous allons donc vous quitter, interrompirent ils, pour donner lieu à cet Apôtre de vous catéchiser sur sa doctrine; & de vous instruire

re

re sur sa Mission ; & afin que vous ayez le tems de parcourir, avant qu'il se réveille, deux Traités contre la Philosophie de Descartes, dont l'un est en forme de Lettre, & l'autre est intitulé la Connoissance des bêtes ; cette lecture vous disposera à mieux pénétrer la doctrine de votre Docteur. Je les remerciai de leur présent : ils s'en allèrent, & je lus ces deux Ouvrages. Ils sont tous deux forts & bien écrits,

---

**QUATRIÈME ENTRETIEN.**

**P**EU de temps après, Monsieur Jean le Brun se réveilla. Dieu soit loué, mon fils, me dit-il en passant dans ma chambre. Dieu soit beni, qui veille pour le salut de ses serviteurs quand ils dorment, & qui vient éclairer les vapeurs du sommeil par les lumières de sa grace. Dieu vous parle-t-il aussi quand vous dormez, lui dis je ! Quelquefois, reprit-il ; mais pour aujourd'hui il ne m'a pas parlé en personne, il m'a seulement envoyé un Ange de paix pour m'annoncer sa volonté, & pour m'ordonner de me réconcilier avec Mr. Descartes. Avec Descartes, m'écriai-

criai-je, Mr. Jean le Brun! Cet Ange prétendu est un esprit de ténèbres, transfiguré en Ange de lumière. Nullement, repartit-il; Apprenez, mon enfant, comme je l'apprens aujourd'hui, à ne précipiter jamais votre jugement, & à ne condamner personne sans l'entendre. A peine ai-je été endormi, que l'Ange de paix s'est présenté à moi, tenant par la main Mr. Descartes. Embrassez-vous Serviteurs de Dieu, a-t-il dit, & il a disparu. M. Descartes m'a embrassé avec beaucoup de respect, & ensuite il s'est amplement justifié sur toutes les plaintes que je pouvois faire contre lui. C'étoit un habile homme, mon fils, & peu de gens pénètrent ses intentions & entendent sa doctrine. Je lui ai reproché d'abord qu'il avoit entrepris de diminuer la gloire & le mérite de la Foi, en prouvant l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, en supposant que Dieu est l'auteur du mouvement de toute la matière. Il a fort bien répondu à ce reproche, & je suis très-content de lui. Il est certain, comme il me l'a fort bien dit, qu'il faut, quand on fait un Livre, ménager les esprits foibles autant que contenter les esprits forts. Lorsqu'un

## *Sur les Sciences Secrètes.* 31

qu'un esprit foible voit qu'on tache de prouver les vérités de la Foi, il prend cela pour argent comptant, & ne se défie de rien ; mais un esprit fort démêle facilement dans un Livre ce qu'on y a mis pour les foibles ou pour lui, & il distingue facilement le nécessaire du politique. Il étoit de sa prudence d'éblouir d'abord les Moines & leurs partisans par un sophisme sur l'existence de Dieu, & par une supposition spécieuse qu'il est seul moteur de la matiere. On se met par là à couvert de la persécution de ces faux Chrétiens, qui ne peuvent souffrir qu'on fasse servir la Philosophie à conserver l'obscurité de la Foi, & qui veulent opiniâtrément qu'on accorde toujours la Religion avec la raison. Cependant un esprit fort pénètre assez là dedans, & ne prend que ce qui est écrit pour lui, sa Foi demeure pure & inviolable dans toute son obscurité, & il ne trouve rien dans la nature qui puisse convaincre un Athée quand il est fortifié par une Physique aussi claire & aussi convaincante que celle de *Jordanus Brunus*, & que Mr. Descartes a été inspiré du Ciel de mettre en son jour. Vous croyez donc, Monsieur Jean le Brun, que

## § 2 Nouveaux Entretiens

votre Philosophie est propre à consacrer la gloire & le mérite de la Foi, en empêchant qu'aucune raison naturelle ne puisse confirmer les vérités divines. Assurément, répondit-il, la Foi remportera tous les jours de nouvelles victoires : cette Philosophie lui opposera à tout moment des démonstrations physiques contre tous les mystères. Ah! Monsieur, lui dis-je, faites donc triompher ma foi, & armez un peu ma raison, afin que je croye les mystères avec tout le mérite que peut avoir un esprit fort. Vous êtes trop bien intentionné pour la reformation de la Marolè, me répondit-il, pour n'être Chrétien que comme les esprits foibles. Voici donc de quoi il est question. Premièrement, il n'est pas vrai que, si Dieu n'étoit pas le Createur de toutes choses, il n'en seroit le Conservateur, ni la fin. Vraiment, lui dis-je, Dieu n'est nôtre fin, que parce qu'il nous a créés pour lui, & il ne peut conserver le monde que parce-qu'il l'a pû créer. Mais pensez vous, reprit-il, que Dieu ait pû créer la matière, ou du moins qu'il soit nécessaire que Dieu l'ait créée? Sans doute, lui répondis-je. Vous ne savez donc pas, ajouta-t-il,

Et-il, que l'étendue, c'est-à-dire, la longueur, la largeur & la profondeur, est l'essence de la matière. Quand cela seroit, repris-je, s'ensuivroit-il que Dieu ne l'a pas créée. Oüi, repartit-il, parce-qu'il s'ensuivroit, qu'il est impossible d'imaginer un moment où cette matière n'existe point; & voici le petit raisonnement que je fais, auquel il n'y a certainement point de réponse. Il faut dire nécessairement qu'une chose existe, quand on ne peut en aucune manière concevoir qu'elle n'existe point: Or est-il qu'on ne peut en aucune manière concevoir que la matière n'existe point. Pourquoi non, interrompis-je? Il est impossible que devant que le monde fût créé, cet espace que le monde occupe ne fût point. On ne peut pas ne point concevoir cet espace. Or il est impossible de concevoir cet espace sans concevoir une longueur, une largeur & une profondeur; cette longueur, cette largeur & cette profondeur est l'essence de la matière. Concluez, mon fils, & jugez s'il est nécessaire que la matière ait été créée. Je vois bien, Monsieur, repartis-je, que suivant cette définition de la matière il n'y a que la foi qui en puisse persuader la créa-

54 *Nouveaux Entretiens*

tion, parce-qu'il n'y a que la foi qui puisse persuader que de toute éternité il n'y a point eu d'espace, ou que cet espace n'a point été long, large & profond. Faites donc un acte de foi, mon fils, reprit-il, sur la création de la matière; & commencez au nom de Dieu à faire triompher votre foi, de Praxeas, d'Hermogene, & des Platoniciens, à qui la raison démontrait aussi que la matière est éternelle; mais à qui la lumière de la grace n'inspireroit pas qu'elle est créée malgré la démonstration. Mais quand bien la matière seroit éternelle, lui dis-je, s'ensuivroit-il qu'elle n'est point créée, & Dieu ne pourroit-il pas l'avoir créée de toute éternité? Puis qu'il est impossible, répondit-il, de comprendre que l'espace n'existe point, encore que Dieu ne le crée pas, il s'ensuit clairement de deux choses l'une, ou que Dieu n'a pas créé cet espace; ou qu'il ne l'a pas créé librement. De sorte que vous avez à faire un second acte de foi sur la liberté dont Dieu a créé le monde; & il faut croire malgré la raison, & qu'il l'a créé, & qu'il l'a créé librement. Cela s'entend en général de la matière du monde; car pour tout ce que nous voyons,

il

il n'est nullement nécessaire que Dieu se soit mêlé de le faire ainsi. Il est impossible, comme Mr. Descartes l'a fort bien expliqué, que suivant les loix de la mécanique, le monde ne se soit formé de lui même tel qu'il est, & vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre après ce que je vous ai dit, que la supposition que Mr. Descartes fait que Dieu a créé une certaine quantité de mouvemens & de repos dans la matiere, moyennant quoi on peut démontrer mathématiquement la nécessité de la production de toutes les machines que nous voyons: vous avez trop de discernement, dis-je, pour ne vous pas apercevoir que cette supposition n'a été faite que pour se mettre à couvert de l'importunité des Moines, qui ne peuvent souffrir qu'on explique les choses naturelles sans y mêler Dieu: cependant il est clair que cette supposition est inutile & ridicule, & Mr. Descartes mérite une grande louange d'avoir eu l'humilité de dire une sottise pour contenter les petits esprits. Car qui ne voit que la matière étant essentiellement longue, large & profonde, ses parties le sont aussi; & qu'une longueur, une largeur,

& une profondeur égale, faisant un dés ou un corps cubique, il est impossible que ce corps cubique n'ait quelque poids & ne tende en bas, & qu'ainsi tous ces corps cubiques se rencontrans, ils ne se meuvent les uns les autres en plusieurs sens; & qu'enfin par le différent assemblage qui résulte de leur mouvement, il ne résulte des corps de différentes figures & des machines diverses. Monsieur, interrompisje, j'ai peur que vous ne resuscitez la Philosophie d'Epicure & de Démocrite, ce qui seroit odieux pour la Morale. Vous savez que les Epicuriens étoient accusés d'être Athées; & parce-qu'ils ne croioient point de Dieu ni d'ame raisonnable, ils mettoient assez raisonnablement le souverain bien dans la volupté. Cependant tout leur Athéisme n'étoit fondé que sur certains atomes de figure irrégulière, qui se mouvant de biais, produisoient aussi bien que vos dés tous les corps différens que nous voyons; & ainsi Epicure n'avoit besoin pour expliquer la nature, ni d'un Dieu qui formât le monde, ni d'une Providence qui le gouvernât. Il n'y a point de différence, répondit Jean le Brun, entre cette Philosophie & la nôtre pour le  
fonds.

fonds des choses. Car, comme vous voyez, qu'importe à la Religion & à la Foi que les parties de la matière soient quarrées ou irrégulières; qu'elles se meuvent de biais ou perpendiculairement, ou en rond, pourvû que l'un ou l'autre arrive nécessairement, & qu'il en résulte des machines, sans qu'il soit besoin de recourir à une Divinité, ni à rien de ce qui s'appelle esprit ou ame spirituelle? Mais la Philosophie d'Epicure, quoi qu'elle soit très-propre à combattre les vérités divines & à conserver l'obscurité de la Foi, n'est pas si propre au dessein que nous avons de réformer l'Eglise, parce que, comme vous avez fort bien dit, elle est odieuse à la Morale Chrétienne, & fort décriée chez les Pères. Celle de Mr. Descartes est mieux nôtre fait, elle a la grace de la nouveauté, ce qui est un grand article pour la réformation: & de plus, elle est encore plus propre à conserver l'obscurité de la Foi, que n'est la Philosophie d'Epicure; car il y a deux différences considérables entre Epicure & nous. Epicure admet le vuide, & nous soutenons qu'il est impossible. Qu'est-ce que cela fait à la Foi, interrompis-je? Vraiment si le vuide étoit possible,

reprit-il, vous voyez bien que tout ce que nous avons dit de l'éternité & de l'indépendance de la matière, seroit renversé. Il n'y auroit qu'à mettre devant la création du monde le vuide au lieu de l'espace. Ah! je le comprends, repris-je un Epicurien n'est assurément pas si contraire à la Foi qu'un Chrétien. Non, par la grace de Dieu, poursuivit-il; cela se voit encore dans l'autre différence qu'il y a entre Epicure & nous. Il met que les parties de la matière sont indivisibles, & nous soutenons qu'elles se peuvent toujours diviser jusqu'à l'infini. De sorte qu'il nous est incomparablement plus facile qu'à Epicure de composer le Soleil, les Etoiles & les Planètes, des limailles des corps cubiques, qui se frottent ensemble, & de montrer par les régles de la mécanique, que ces parties si divisées de la matière, s'assemblent nécessairement en tourbillon; au lieu qu'Epicure est obligé de dire que tout l'assemblage de la matière se fait fortuitement, ce qui est absurde & inconcevable. Or la Foi a bien plus de gloire & de mérite de s'élever au dessus d'une raison nécessaire, & d'une démonstration de Mathématique, qu'elle n'en

au-

auroit dans le systême d'Epicure. Il résulte, Monsieur, lui dis-je, de tout ce que vous venez de m'expliquer, que, lorsque Descartes suppose que Dieu a créé la matière, qu'en-suite il l'a divisée en dés & en cubes, qu'il a agités en divers sens, chacun autour d'un centre, & tous autour d'un cercle commun, après laquelle supposition cet incomparable Philosophe consent que Dieu ne fasse plus rien, & prend à prix fait de déduire évidemment par des règles nécessaires de Mécanique, & par des conséquences infaillibles, tous les effets de la Nature; il résulte, dis-je, que ce sage & politique Philosophe n'a mêlé Dieu dans son raisonnement, que pour ménager les Moines; & que ses Disciples ne l'y mêlent, comme lui, que pour ménager Rome.

Vous le prenez bien, reprit Jean le Brun, il est certain que *Jordanus* mon trifayeul & Monsieur Descartes, n'ont eu dans l'esprit qu'une grande émulation contre Epicure, & une envie très-forte d'expliquer mieux que lui tous les effets de la Nature, & la formation, l'ordre & la durée du Monde, sans avoir besoin de recourir à Dieu, mais seulement par la seule  
ma-

matière. Car si Monsieur Descartès eût parlé de Dieu de bonne foi, & non point par considération & par crainte; & s'il avoit crû seulement que celui qui vit éternellement a créé dans le tems toutes choses ensemble, pourquoi se fût-il avisé de se tourmenter à chercher par les règles de la Mécanique, si les parties de la matière tournant autour d'un centre font des limailles, & s'il est nécessaire que ces limailles s'assemblent en tourbillon, & fassent le Soleil? Si ce Soleil doit contracter une croute opaque, & aller ensuite errer par l'Univers? Tout ce soin & tout ce détail lui eût paru inutile & ridicule, s'il eût été certainement persuadé que la chose ne s'est pas passée de la sorte, & que Dieu a produit toutes choses par une seule parole: mais nous qui sommes animés par un esprit de réformation, nous disons les mêmes choses que lui par un meilleur motif que le sien: ce qu'il a dit par vanité ou par jalousie contre Epicure, & même ce qu'il a dit par la crainte des Moines; nous le disons par le zèle de Dieu, & par l'amour d'une pure & primitive morale; c'est pourquoi quand nous parlons aux foibles, nous mêlons Dieu dans nôtre discours,

*sur les Sciences Secrètes.* 61

cours, persuadés que les Esprits forts verront que nous ne l'y mêlons que *ad honores*, & qu'ils ne perdront rien du mérite de leur foi, puis qu'ils comprendront bien qu'en bonne Physique il n'est aucunement nécessaire de l'y mêler, car où est le bon Esprit qui ne verra pas que Monsieur Descartes se moque des Capuces & des Chapeçons, & élude ironiquement les censures des Facultez; quand pour sauver la foi d'un Moteur, il suppose que Dieu a créé dès le commencement une certaine quantité de mouvement, & une certaine quantité de repos, & qu'il a divisé l'un & l'autre aux diverses parties de la matière, lesquelles s'entreprêtant ce mouvement & ce repos, en font un commerce & un échange continuel, d'où résultent tous les différens effets, tous les changemens, la production & la ruine de toutes choses? Quand nous voions qu'une boule en pousse une autre; c'est que cette boule qui pousse, prête à l'autre une partie du mouvement que Dieu lui a donné, & que cette boule poussée prête à celle qui la pousse une partie de son repos; & par ce troc mutuel du présent que Dieu leur a fait, la boule qui prête le repos se meut, & celle qui

62 *Nouveaux Entretiens*

qui prête le mouvement s'arrête. A vôtre avis n'est-ce pas une burlesque ironie, & les Moines ne sont-ils pas bien simples de prendre tout cela pour argent comptant, comme s'il n'étoit pas plus qu'évident qu'une meule de moulin, par exemple, suspendue d'un fil d'archal tombe d'elle-même par son propre poids, dès que le fil est dénoué, sans qu'elle emprunte d'ailleurs son mouvement, & sans prêter son repos à quoi que ce soit. Vous voyez bien que, tant que l'existence de Dieu, ou la nécessité de sa Providence dépendra de savoir si cette meule de moulin tombera d'elle-même, ou si elle demeurera immobile, il ne faudra pas avoir beaucoup de pente à l'Athéisme pour conjecturer qu'il n'est pas nécessaire que Dieu ait créé en particulier un être appelé mouvement, sans lequel cette meule ne tomberoit pas à terre. Pour peu qu'on ait de penchant à l'irreligion, on aimera mieux dire que c'est la nature de cette grosse masse de tendre en bas par son propre poids, que d'avouer qu'il est nécessaire qu'il y ait un Dieu qui la précipite, & qui lui fasse prêter le repos qu'elle a à quelque être voisin.

Ce prêt de mouvement & de repos, ré-  
pon-

*sur les Sciences Secrètes.* 63

pondis-je, est fort extravagant & fort burlesque. Descartes vouloit assurément joüer les esprits foibles, quand il a fait créer ces deux êtres. Il s'est attendu que tout esprit raisonnable trouvant en cette supposition une contradiction manifeste, pénétreroit facilement le motif pourquoy on la fait, car, ou cet être est matière lui-même, & en ce cas il aura la même indifférence au mouvement & au repos que la matière même, & ce seroit l'inconvenient que l'on craindroit le plus. Que si l'on dit que c'est un mode, ou une façon d'être de la matière, il est clair que c'est encore une fiction pour amuser les simples; car, ou ce mode est en effet une même chose avec la matière, ou non: si ce n'est pas la même chose, c'est donc un esprit: si c'est la même chose, n'est-il pas ridicule de penser qu'une chose se puisse prêter, se diverser & se communiquer à un autre, c'est-à-dire, devenir une autre chose sans cesser d'être ce qu'elle est. De deux boules, par exemple, dont l'une pousse l'autre, si le mouvement est la même chose avec celle qui pousse, il s'ensuit qu'en communiquant à l'autre son mouvement, elle se divise d'elle-même, & donne une  
par-

64 *Nouveaux Entretiens.*

partie de soi-même, laquelle partie devient ensuite une même chose avec la boule poussée; de sorte qu'il se feroit toujours dans la Nature une transsubstantiation continuelle & une transmigration d'être en être, & de substance en substance, plus incomprehensible qu'aucun mystère de la Religion, puis qu'une chose se changeroit en une autre chose, sans cesser d'être ce qu'elle est; par où il est constant que Descartes n'a pas mêlé de bonne foi dans sa Philosophie cette création de deux êtres, mouvement & repos.

Non, mon fils, me dit Jean le Brun, en m'embrassant, avec la grace de Dieu le mérite de la Foi ne sera jamais diminué par aucune apparence de la nécessité de cette création particulière de ces êtres, mouvement & repos. Que les Moines cherchent s'ils la trouveront dans la Genèse; qu'ils y cherchent, dis-je, si le repos est autre chose que la cessation du mouvement, & s'il n'est pas vrai que la matière a d'elle-même un mouvement qui lui est naturel. Ce qu'il faut seulement observer, c'est de ne lui pas attribuer un mouvement bizarre, comme fait Epicure, suppose qu'elle se meut de biais; il faut seulement

*Sur les Sciences Secrètes.* 65

ment supposer qu'elle se meut en bas par son propre poids, & en rond autour de son propre centre, parce que c'est le mouvement qui demande le moins d'action, & par ces deux mouvemens si naturels & si nécessaires, on explique la composition mécanique de toutes les machines que nous voyons.

Je vois bien, Monsieur, lui dis-je, que tout ce que vous dites est raisonnable, mais comme c'est une chose odieuse de dire qu'un homme n'est pas de bonne foi, & de plus comme il est fort mal-honnête de ne dire pas nettement ce qu'on pense en Philosophie, sur tout sur le chapitre des choses Divines, j'ai peur que la Morale ne recevrait pas un fort grand secours, si nous nous érignons en Philosophes de mauvaise foi; & s'il falloit que nos Disciples fussent toujours en garde pour pénétrer quand nous parlerions en Philosophes, ou quand nous parlerions en Politiques. C'est pourquoi il me semble qu'il seroit bon de laisser croire, à ceux qui le voudront croire ainsi, que nous disons de bonne foi qu'il y a un Dieu qui s'est mêlé de la creation, & qui s'applique à la conservation de toutes choses; &

E

pour-

pourvû que cela ne serve pas trop à la confirmation des verités du Christianisme, je ne vois pas qu'il y ait beaucoup d'inconvenient, puis-que la Foi conservera tout son mérite, & la Morale toute sa pureté.

Vous avez raison, mon fils, reprit-il, aussi avons-nous mis bon ordre, qu'encore qu'on prenne à la lettre tout ce que nous disons de la nécessité d'un premier Moteur, une partie des verités de la Foi, bien loin d'être confirmées sont très-évidemment combatuës, sans parler de quantité de conséquences bizarres & ridicules qui s'ensuivent de là : car pensez-vous, par exemple, mon fils, que, lors-qu'un petit enfant a fait un château de cartes, il soit au pouvoir de tous les Anges du Ciel, & de tous les Démons de l'Enfer de le renverser ? Ceci seroit curieux, répondis-je, qu'ils ne le pussent point. Ils ne le peuvent pas assurément, poursuivit-il ; & quand tous les Démons de l'Enfer, & tous les Anges du Ciel s'uniroient ensemble, le château de cartes subsisteroit, supposé qu'il soit vrai de bonne foi que Dieu soit l'Auteur du mouvement & du repos. Le petit enfant, interrompis-je, est donc plus

plus puissant que tous les Anges & que tous les Démons, puis qu'il renverse en soufflant son petit château; qu'ils ne sauroient abattre. Non, mon ami, vous perdez les étriers, & vous ne vous tenez pas ferme dans le principe supposé. Si Dieu est uniquement l'Auteur de l'être appelé mouvement, il en est uniquement le Conservateur, il lui appartient uniquement de le continuer, puis-que la conservation est une création & une production continuelle; donc c'est à Dieu & non pas à l'enfant à renverser immédiatement le château de cartes. Quoi! lui dis-je, l'enfant qui souffle ne le renverse pas? Non véritablement, repliqua-t-il. Et qu'est-ce donc que le souffle fait, repliquai-je? Il fait signe à Dieu de renverser le château, répondit-il; car Dieu a fait un pacte avec soi-même de toute éternité, de renverser ce château de crates, toutes les fois que ce petit enfant lui en feroit le signe en soufflant. Ainsi quand un boulet de canon est tiré contre un moulin à vent, ce n'est ni le feu, ni le boulet qui abat ce foible moulin: voici philosophiquement comme l'affaire se passe. Le Canonnier fait signe à Dieu avec sa baguette d'allumer l'amorce

ce dans le bassinet, & Dieu l'allume: l'amorce allumée fait signe à Dieu d'allumer la poudre qui est dans le canon & Dieu l'allume: la poudre allumée fait signe à Dieu de pousser le boulet, & Dieu le pousse: le boulet poussé fait signe à Dieu de pousser l'air, cet air poussé de pousser la muraille; & Dieu fait tout cela pour exécuter le pacte éternel qu'il a fait d'être ponctuel à tous ces signes: & voilà le moulin abattu philosophiquement, mon fils.

Mon Pere, cette Philosophie n'est-elle point la Theurgie, ou la Magie blanche des Anciens, qui operoit, dit-on, toutes ces merveilles par de pactes faits immédiatement avec Dieu, & par des signes que ces Mages lui faisoient, & qui leur tenoient lieu de culte & d'enchantement tout ensemble? Je n'aime pas, me dit-il, d'entendre parler de ces curiosités, & je crois que toutes ces traditions Theurgiques sont fabuleuses; quoi qu'il en soit, il est certain que la nature ou la matière peut être assez ingénieusement appelé une savante Magicienne, qui par les signes differens qu'elle fait à Dieu, par les différentes situations où elle se trouve, oblige Dieu de pro-

produire tous les differens mouvemens que nous voyons.

Je ne trouve pas cela trop ingenieux, lui dis-je, cela est burlesque à la verité; car puis-que Dieu est uniquement l'Auteur de tout le mouvement, il seroit Auteur aussi de toutes les différentes situations de la matiere, & ce seroit lui par conséquent qui se feroit signe à lui même de ce qu'il auroit à faire. Cette maniere de philosopher est aussi ridicule que le seroit un homme, qui à toutes les actions qu'il voudroit faire gesticuleroit, & se feroit cent signes à soi-même pour exprimer son dessein; ce seroit un homme à peindre, & je me rejouïrois bien d'un Arlequin comme celui là.

Mon enfant, me dit Jean le Brun, ce ne seroit pas grand'chose, si cette Philosophie sur le mouvement n'étoit que ridicule; ce qu'il y a de bon & d'heureux, c'est qu'elle est manifestement heretique de plusieurs côtés; car selon ce que nous venons de dire, Dieu est immédiatement & uniquement Auteur de tous les effets; ce n'est pas le feu qui brûle, c'est Dieu à la presence du feu: ce n'est pas l'homme qui remue sa main, c'est Dieu seul, &

cela est depuis long-tems condamné par Saint Thomas, comme faux, comme dérogeant à la divine Sageſſe, comme renverſant l'ordre de l'Univers, ôtant à toutes choſes leurs propres effets, & détruiſant ſans reſſource tous les jugemens que portent nos ſens. Outre cela, mon fils, cette opinion ruine admirablement la liberté, puis-qu'elle ôte abſolument à l'homme le domaine ſur ſes propres actions, en quoi la liberté conſiſte.

Ce ſeroit, lui diſ-je, une grande affaire, ſi nous pouvions auſſi exercer la Foi touchant la liberté. Vous allez voir, pourſuivit-il, ſi la Foi d'un homme imbu de nôtre Phyſique n'a pas un grand combat à rendre ſur ce point-là. Pourquoi faut-il dans nôtre Phyſique que Dieu ſoit l'Auteur du mouvement de ma main quand je la remuë, parce-que, répondis-je, le mouvement de la matière n'a pas pû être produit au commencement que par Dieu même, & que c'eſt à celui qui donne l'être à une choſe de la conſerver? Ainſi Dieu ayant donné l'être au mouvement, c'eſt à lui ſeul à le conſerver dans la matière. Vous avez bien parlé, me dit il : donc Dieu eſt l'Auteur immédiat & unique

que de tous les mouvemens de nôtre volonté, & nôtre ame n'y a pas plus de part que la matière en a eu au mouvement. Comment, repliquai je, prouveriez-vous cette conséquence? Fort clairement, répartit-il: Aristote, Saint Thomas, Saint Anselme, & généralement tous les Auteurs qui ont parlé en Philosophes, ou en Catholiques, ont supposé, ou démontré, que Dieu a dû nécessairement donner le branle à nôtre volonté, & produire lui seul le premier mouvement, ou la première action qu'elle sentit en elle. Raïsonnez maintenant, & dites: Tout mouvement ne peut être continué que par celui qui l'a commencé: Dieu seul a pû commencer le mouvement de nôtre volonté, donc Dieu seul peut continuer de la mouvoir. Selon cela, repliquai-je, nous ne sommes pas libres; jamais Luther n'a si bien combattu la liberté que vôtre Philosophie, & ce fera l'effet d'une Foi épurée, & fort détachée du raisonnement & de l'apparence, lors-que vos serviteurs croiront être parfaitement maîtres de leurs actions; D'autant mieux, mon fils, poursuivit-il, que nous expérimentons toute heure, qu'il nous vient inopinément cent

## 72 *Nouveaux Entretiens*

pensées & cent desirs auxquels la raison n'a point de part, & qu'aucune délibération ne précède; il paroît assez naturel de dire qu'ils sont produits en nous par quelque agent extérieur qui ne peut être que Dieu; & si vous faites réflexion que l'essence de l'ame est de penser toujourns & d'être dans un mouvement continuel, il est clair que celui qui commence le mouvement est celui qui le continuë.

Les Théologiens & les Philosophes Catholiques vous diront pourtant, Monsieur, que l'ame conjointement avec Dieu est la cause physique de nos actions, tant des mouvemens du corps que du mouvement de l'ame. Nous ne pouvons dire cela, reprit-il, sans convenir avec eux de deux choses, & il faut bien s'en garder. Premièrement, qu'un esprit puisse agir sur la matière: & en deuxième lieu, que l'ame soit unie physiquement au corps. Est-ce que votre Physique, interrompis-je, leur contesterait ces deux choses? Si cela étoit, je prévois bien de grand inconveniens contre la Foi. Tant mieux, reprit-il, & je le sai bien: c'est pourquoi il faut toujourns soutenir que tout mouvement vient de Dieu par préciput; qu'il n'appartient qu'à  
lui,

lui, qu'il l'a commencé, & que c'est à lui de le continuer; & que l'ame, les Anges, les Diabes, ne sauroient agir contre un corps, parce-qu'étant des Esprits, ils ne peuvent que penser & connoître: or penser & connoître ne font aucune impression, & ne peuvent produire aucun mouvement dans la chose connue.

Les Moines sont donc bien ignorans, lui dis-je, de s'imaginer qu'un Ange enleva par un cheveu le Prophète Abacuc, pour porter dequoi dîner à Elizée. Ignorance crasse, répondit Jean le Brun, tous les Anges ensemble n'eussent pû faire dresser un cheveu d'Abacuc, c'étoit Dieu même qui faisoit tout cela, à la présence & à la prière d'un Ange. Mais il y a encore ici une petite raison oculte, que je vous dirai bien; si vous voulez. Ne voyez-vous point que de cette proposition si raisonnable, qu'un Esprit ne peut que penser & connoître, & qu'il est contre sa nature de produire aucun mouvement local, il s'ensuit assez naturellement que plus un Esprit est pur, plus il est éloigné de la matière, & moins il est propre à la mouvoir: ainsi Dieu étant le plus pur de tous les Esprits, il est évident qu'il pense plus

## 74 *Nouveaux Entretiens*

simplement que tous les autres, & qu'il peut moins que tous les autres agir sur la matière; par où vous voyez en combien de façons un Chrétien imbu de nôtre Philosophie, est obligé de captiver son entendement à l'obéissance de la Foi, seulement pour cette vérité que Dieu a créé & gouverne le Monde. Je vous avois prié, Monsieur, dis-je, de ne toucher plus à cela, & de supposer toujours un Dieu & sa Providence. Eh bien, me dit-il, j'aurai désormais cette complaisance pour vous, quelque difficile qu'il soit de le supposer toujours dans nos Principes, la Foi aura assez de victoires à remporter ailleurs. On n'est pas Chrétien parce-qu'on croit un Dieu, & une Philosophie qui en prouveroit l'existence ne diminueroit pas extrêmement la gloire de la Foi Chétienne. Mais une Philosophie qui prouveroit la possibilité de l'Incarnation: ah! ce seroit celle-là qui seroit pernicieuse au Christianisme & à la Morale, parce-qu'elle diminueroit le mérite de la Foi dans un mystère qui est le fondement de la Religion.

Dieu vous auroit-il encore inspiré, m'écriai-je, de ruiner l'Incarnation par  
vôtre

vôtre Philosophie? Assurément repartit-il, Dieu m'a fait cette grace, que nos Principes posez, ma raison me démontre l'impossibilité de l'Incarnation, & voici sur quoi je me fonde: suivant ce que nous avons dit l'ame n'est pas unie au corps, de telle sorte qu'elle puisse être la cause des actions & des mouvemens du corps. Supposé que Dieu en soit l'unique Auteur, tout ce qu'on peut dire pour expliquer l'union de l'ame au corps c'est que Dieu a établi un certain raport entre le corps & l'ame, & qu'il a fait un pacte que toutes les fois qu'il arriveroit un tel mouvement au corps, il produiroit une telle pensée dans l'ame; & que toutes les fois que l'ame penseroit de telle manière, il se produiroit dans le corps un tel mouvement. Ainsi quand Dieu agite l'air, après avoir allumé la poudre dans un pistolet, & qu'à l'occasion de cet air agité il émeut certains petits nerfs qui viennent répandre à la glande pineale, il exécute le pacte qu'il a fait de produire dans nôtre ame cette pensée qui s'appelle ouïe, ou sentiment du son; ainsi quand nôtre ame pense que le corps marche, suivant cette manière de penser que nous appellons volonté,

## 76 *Nouveaux Entretiens*

lonté, à l'occasion de cette pensée Dieu ébranle la machine du corps, & fait mouvoir les ressorts & les nerfs qui servent à marcher, & voilà comme se doit entendre l'union de l'ame avec le corps.

Voilà qui est fort Philosophique, interrompis-je, c'est-à-dire, fort contraire à le Religion, & fort injurieux à Dieu. Extrêmement, reprit-il, extrêmement. Dieu merci, je vous aime bien, de ce que vous pénétrez abòrd les choses ; car vous voyez, sans doute, que Dieu est l'Auteur & la cause unique & immédiate de tous les mouvemens sales & deshonnêtes qui préviennent la raison & la volonté, & qui affligent l'ame du justè. Dieu, tout pur qu'il est, selon ces Principes, est l'unique Ministre, & l'Executeur unique des plus infames, & des plus abominables desirs : en un mot, la seule cause physique & véritable des plus noires actions des hommes.

Je vois bien qu'il s'ensuit de-là, répondis-je, que l'union du corps & de l'ame n'est qu'une union morale, & que l'ame n'est qu'une cause morale des actions du corps : car un Bachelier me disoit l'autre jour, que les Théologiens qui sont d'avis  
que

que les Sacremens ne sont que les causes morales de la Grace, expliquent cette affaire de cette sorte. Ils disent que Dieu a résolu de produire la Grace dans nôtre ame, toutes les fois que le Ministre du Sacrement fera tels & tels signes extérieurs, avec les conditions requises, & alors ces signes sont censés être les causes morales de la Grace. Ainsi quand un Fantassin s'enfuit de la tranchée, épouvanté par le bruit du canon, la glande pineale fait signe à Dieu de produire dans l'ame de ce Fantassin cette pensée qui s'appelle peur, & cette pensée fait signe à Dieu de mouvoir les nerfs, les muscles & les tendons du Fantassin d'une certaine manière, & de le faire fuir à toutes jambes.

Fort bien, me dit Jean le Brun, & par là il s'enfuit clairement que l'ame n'est que la cause morale des actions du corps. Je suis fâché qu'un certain grand Partisan de Descartes n'eût plus de raison qu'il n'en avoit dans une certaine distinction qu'il m'apporta là-dessus, car on tireroit de sa distinction une fort bonne démonstration contre une certaine vérité de la Religion. Il disoit qu'une cause doit être appelée cause physique, lors-que  
Dieu

Dieu à un certain signe, produisoit toujours un certain mouvement dans le cours ordinaire de la nature; mais que, lorsqu'un mouvement est produit par une institution singulière & extraordinaire, le signe, à l'occasion duquel ce mouvement est produit, doit être appelé cause morale. Plût à Dieu que cela fût vrai, il seroit d'un bien plus grand mérite qu'il n'est, de croire que l'ame raisonnable est spirituelle; car Dieu s'étant obligé, dans le cours ordinaire de la Nature, de produire toujours l'ame raisonnable toutes les fois que l'embrion sera formé, & que la matière sera dans telle & telle disposition, il est clair que la matière ainsi disposée seroit la cause physique de l'ame raisonnable, & qu'un Esprit ne pouvant être l'effet d'un corps, il faudra chercher ailleurs que dans la spiritualité, l'essence de l'ame & la raison de son immortalité.

Mais en quoi faites-vous consister, lui dis-je, la différence de la cause physique & de la cause morale? Je n'en sai point d'autre, repartit-il, & je n'en cherche point, parce-que je souhaite qu'il ne s'en puisse trouver que celle-ci. La Foi n'en seroit pas mieux; car outre les difficultés

sufdi-

fusdites, elle en auroit encore assez d'autres à surmonter. Par exemple, ma raison pourroit me dire quand il lui plairoit, que mon ame est physiquement unie avec le Saint-Esprit; car ne m'est-il pas libre d'expliquer la Grace par une union toute pareille à celle dont nous parlions tout-à-l'heure, & de bons Théologiens ne l'ont-ils pas expliqué ainsi? Monsieur, interrompis-je, ne vous embarquez pas dans les mystères de la Grace & pour cause; mais souvenez-vous qu'il y a assez longtemps que vous êtes en digression: vous m'aviez, ce me semble, proposé de parler de l'Incarnation. Ah! il est vrai, reprit-il, mais je n'en suis pas si éloigné que vous pensez. Cette façon dont nous avons expliqué l'union de l'ame raisonnable avec le corps nous y mene naturellement. Vous vous souvenez bien que les Peres & toute l'Eglise, après Saint Athanase, ou tel autre que ce soit, qui est l'Auteur du Symbole, qui porte son nom, expliquent l'union du Verbe avec nôtre nature, comme l'union de l'ame avec le corps. *Sicut anima rationalis & caro unus est homo ita Deus & homo unus est Christus.* Cette union de l'ame au corps n'étant véritable, qu'au

80 *Nouveaux Entretiens*

qu'au sens que nous avons expliqué, & de plus l'ame & le corps ayant, selon nous, chacun sa substance particulière, c'est-à-dire, subsistant indépendamment l'un de l'autre, il est clair qu'il n'y aura entre le Verbe & l'Humanité du Seigneur, qu'une union morale & nullement hypostatique; que l'union ne se fera point dans le supôt, comme parlent les Théologiens, & qu'il en faudra revenir nécessairement à l'Hérésie de Nestorius, qui ne veut pas admettre cette union, & cependant admettoit entre le Verbe & l'Humanité, une union toute pareille à celle que Monsieur Descartes & moi admettons entre l'ame & le corps. Il est vrai, lui dis-je, & cela ne vaut pas la peine que vous vous expliquiez plus au long: j'entens assez qu'on ne peut être Cartésien, sans être manifestement Nestorien. Cela s'entend, repartit-il, si l'on ne prend pas soin de faire là-dessus de bons actes de foi, contre les démonstrations que la raison oppose; car sans cela on seroit aussi Socinien: je n'ai point trouvé de Socinien dans mes voyages qui ne m'ait accordé de tout son cœur cette union morale de la Divinité avec l'Humanité de Jesus-Christ: mais

*sur les Sciences Secrètes.* 81

mais ils m'ont tous soutenu que l'union hypostatique & l'unité de la personne est impossible; & ils se soutenoient par les mêmes raisons par lesquelles je leur prouvois que l'ame & le corps ne pouvoient être unis de telle sorte qu'ils n'ayent que la même substance, parce que la substance n'étant, selon nous, qu'un mode de l'être, la substance de la matière ne peut être une manière d'être de l'esprit, ni la substance de l'esprit une manière d'être de la matière. Il y a autant de contradiction à faire subsister la matière par l'esprit, qu'à faire subsister l'esprit par la matière; & il y a autant de contraction à unir véritablement & physiquement l'ame avec le corps, qu'à faire que l'esprit soit long & large, & que la matière pense. N'admirez-vous pas, mon enfant, jusqu'où nous a conduits insensiblement ce Principe, que la longueur, la largeur, & la profondeur sont l'essence de la matière; & n'espérez-vous pas, qu'avec l'aide de Dieu, cette Philosophie fournira de grandes matières de triomphe à la Foi de tous ceux à qui nous pourrons l'insinuer? N'est-elle pas contraire à d'autres mystères, lui dis-je? Je n'ai point encore

F

trou-

## 82 *Nouveaux Entretiens*

trouvé, me dit-il, d'homme plus infatigable & plus infatigable que vous : je crois que vous écouteriez philosopher jusques au Jour du Jugement, sans songer à vous rafraîchir & à prendre aucune réfection. Vous ne savez pas, sans doute, que je me couché régulièrement à huit heures & demie en cette saison, & qu'il ne nous reste pas trop de tems pour souper, pour nous recréer ensuite, & puis pour me retirer chez moi, faire ma prière & mon examen. Hé bien, lui dis-je, je vais donner ordre à vous faire servir, car pour moi je ne fais qu'un repas ; je prendrai ce tems pour aller écrire, durant que vous mangerez.

---

### CINQUIEME ENTRETIEN.

**B**On soir, Monsieur Jean le Brun, dis-je, en rentrant dans ma chambre, après avoir écrit, avez-vous bien soupé & sans distraction ? Fort bien, par la grace de Dieu, me répondit-il, j'ai médité durant tout le repas sur l'extravagance de certains Hérétiques, que j'ai vûs en Allemagne, appellés Ubiquitaires, qui croient  
com-

communier toutes les fois qu'ils mangent, parce qu'ils s'imaginent que le Corps de Jesus-Christ est par-tout. Ne faut-il pas être insensé pour dire cela? Car si l'étendue & l'impénétrabilité sont de l'essence de la matière, n'est-il pas aussi impossible qu'un corps soit reçu dans un autre corps d'égale ou de moindre étendue, qu'il est impossible qu'un corps cubique de neuf piés soit renfermé dans l'espace d'un corps cubique de trois piés? Ce qu'il y a de plus ridicule dans ces Ubiquitaires, c'est qu'ils croient que leur opinion est probable en bonne Physique, & qu'il n'implique point du tout qu'un corps puisse être en deux endroits, ou que son étendue puisse être augmentée, ou rétrécie. Si ces gens-là, répondis-je, n'étoient Hérétiques qu'en ces deux points, ils ne seroient point retranchés de nôtre Communion; car un Maître-ès-Arts me contoit l'autre jour que ces deux opinions sont problématique dans les Ecoles Catholiques, ou il me disoit, qu'on considère dans la quantité trois effets différens: le premier, est de distinguer les parties entr'elles & à leur égard: le second, de les distinguer & les situer les unes hors des autres par rapport

## 84 *Nouveaux Entretiens*

au lieu : & le troisieme , d'exclure tout autre corps de ce même lieu. Le premier de ces effets est de l'essence de la quantité & toujourn nécessaire ; les deux autres ne le sont pas : de sorte que les Ubiquitaires ne sont pas ridicules du côté de la Physique, en ce qu'ils assurent une chose impossible ; mais ils le sont du côté de la Théologie, de la Tradition, & de l'Écriture qu'ils combattent.

Mon Dieu, mon enfant, reprit Jean le Brun, d'un ton de compassion, vous êtes tombé dans le sens réprouvé, depuis que vous êtes passé dans ce cabinet, & voulez-vous encore vous égarer dans les imaginations d'Aristote ? Ah ! Monsieur, repartis-je, je n'ai pas crû que ce fût-là l'opinion d'Aristote : le Maître ès-Arts me disoit au contraire, qu'Aristote étoit assez conforme à ce que vous m'avez dit, de l'impénétrabilité & de l'étendue essentielle à la matière. Il m'alléguoit Saint Thomas pour ces trois effets de la quantité. Il disoit que ce Saint, qu'il louoit infiniment, a ratifié la Philosophie d'Aristote, & l'a accommodée à la Foi, quoique par une modestie Angélique il dissimule souvent les chûtes de ce Philosophe,  
pour

*sur les Sciences Secrètes.* 85

pour se dérober la louange qu'il mérite de l'avoir redressé; & qu'il se contente d'en expliquer modestement les obscurités & les erreurs, en leur donnant un tour & un sens conforme aux vérités de la Foi, en quoi il mérite, sans doute, plus de louange que tous les Fondateurs de Sectes, & tous les Inventeurs d'Opinions nouvelles. Ce Maître-ès Arts me gagna le cœur en faveur de Saint Thomas: c'est pourquoi, Monsieur, si vous ne voulez point vous broüiller avec moi, je vous prie ne traitez point d'imagination les pensées du plus solide & du plus sage de tous le Docteurs; car pour Saint Thomas je me broüillerois avec vous, avec vôtre trisayeul *Jordanus*, avec Descartes, & avec une certaine Cabale de Philosophes hypocrites, qui sous ombre de tourner Aristote en ridicule, confondent dans leur raillerie insolente, & mêlent dans leurs brocards sacrilèges, la Doctrine de ce grand Homme, seulement peut-être, parce-qu'il étoit grand ennemi de tout ce qui s'appelle invention & nouveauté en matière de Théologie, & dans les questions de Philosophie qui ont quelque rapport aux vérités de la Religion. Conten-

tez-vous, Monsieur Jean le Brun, que je vous abandonne Aristote dans tous les points où il ne s'accorde pas avec Saint Thomas. Comme nous ne lisons guères les Ouvrages de ce Docteur, reprit-il, parce-qu'il raisonne trop, & qu'il prend même à tache de prouver tous les points de la Religion, & de faire voir que la Physique ne leur est pas contraire : & comme je me garderai bien de m'appliquer à le lire, de peur de diminuer le mérite de ma foi, je ne puis pas juger si l'estime que vous avez pour ce Saint, & les plaintes que vous faites, ont beaucoup de fondement ; ainsi je ne me broüillerai point avec vous pour cela, & nous pouvons continuer à dire, sauf le respect de Saint Thomas, qu'il y avoit une manière plus facile d'expliquer la Nature, que de s'aller embarrasser & soutenir avec Aristote qu'il y a des accidens. N'étoit-il pas plus court & plus aisé de dire qu'il n'y a que des substances. Mais comme chaque Serviteur de Dieu a sa vocation particulière, qui compose son caractère, & qui est propre au tems dans lequel Dieu le fait briller dans l'Eglise, le caractère de Saint Thomas étoit de rectifier

**f**ier les mœurs de son siècle, en rendant les vérités de la Foi vrai-semblables, & mon caractère & celui des Conducteurs de ma vocation, est de faire voir clairement que les vérités de la Foi sont contraires à la raison, & de reformer les mœurs des Chrétiens, en réformant leur manière de croire: car vous devez savoir, mon fils, qu'il y a trois sortes de Foi. La première est de croire aveuglément, sans examiner si ce qu'on croit est raisonnable, puis-qu'on nous le propose à croire. La deuxième est quand on croit, ou en connoissant, ou en cherchant la raison de ce qu'on croit. Et la troisième enfin, est de croire en connoissant clairement que ce qu'on croit est contre la raison. Or de ces trois sortes de Foi vous voyez bien que la troisième est la plus glorieuse & la plus méritoire. Beni soit le Pere des Lumières, qui a fait les premiers Peres de l'Eglise les Apôtres de la première de ces trois sortes de Foi, Saint Thomas de la seconde, & moi de la troisième. C'est pourquoi, lui dis-je en riant, vous eussiez sans doute voulu que les Ubiquitaires eussent pris votre principe de l'impénétrabilité & de l'étendue essentielle à la matière, afin qu'ils

vissent que ce qu'ils croyent de la matière, est tout-à-fait contraire à la raison; mais ne seriez vous pas bien-aise aussi que les Catholiques Romains suivissent cette Philosophie, afin d'élever leur Foi, en leur démontrant évidemment que tout ce qu'ils croyent de ce mystère est physiquement impossible? Vous l'avez dit, mon fils, me dit-il, en m'embrassant, comme ce qu'on croit de l'Eucharistie est le point essentiel qui divise les Hérétiques de ce tems d'avec Eglise Romaine; & comme il sera toujours un sujet de discorde, quand même les Calvinistes se relâcheroient sur les autres points, il est important d'exalter la Foi des Chrétiens sur ce mystère, d'en augmenter le mérite, la gloire & la pureté, & de distinguer ceux qui ont quelque penchant au Calvinisme, d'avec ceux qui sont inviolables dans leur créance. Ce dessein est louable, lui dis-je. Et de plus très-facile, reprit-il; car par la miséricorde de Dieu, ce que je vous par dit de l'étendue & de l'impénétrabilité de la matière, renverse de fond en comble tout le mystère de l'Eucharistie, & le ruine si évidemment que le plus ingénieux & le plus habile Sophiste du monde

de

de n'y fauroit trouver de réponse. De forte que, quand nôtre Philosophie n'auroit pas la gloire d'avoir fourni à la Foi des matières de triomphe dans les autres vérités de la Religion, elle le fait tellement dans ce mystère, que ce seroit uniquement pour cela qu'il faudroit la mettre en vogue, pour hâter la Réformation que nous méditons. Car enfin, il est impossible que dans nos Principes la Raison & la Foi s'accordent jamais dans l'Eucharistie. Suposé que l'étendue soit de l'essence de la matière, & qu'il soit de l'essence d'un corps de trois pieds, d'occuper l'espace de trois pieds, n'est-il pas vrai qu'il est physiquement impossible que ce corps de trois pieds soit dans la plus petite particule d'une Hostie? On a beau se tourmenter, on ne répondra jamais à cela, non plus qu'à ceci. L'impénétrabilité est de l'essence de la matière, donc il est impossible qu'une partie de la matière soit dans un même lieu que l'autre. Je donne au plus grand Chicaneur de l'Univers de repartir à cela.

Vous êtes bien presomptueux, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je; & moi je trouve qu'il est très facile de vous répondre.

dre. Dieu n'est-il pas tout-puissant, & l'Ange Gabriël n'a-t-il pas dit que rien n'est impossible à Dieu? Ah, mon fils, s'écria-t-il, avec un grand éclat de rire! Voilà une des choses habiles & politiques que le sage Monsieur Descartes a insérées ironiquement dans son Ouvrages, pour amuser les simples, pour se moquer des Moines, & pour éluder les censures des Universités, & il a prudemment fait d'en user ainsi; avec un Passage de l'Ecriture on ébloüit bien des gens, & avec un peu de crédit & d'intrigue on gagne du tems: mais entre nous qui savons en quel sens l'Ecriture a parlé, & ce que c'est que la toute-puissance de Dieu, de quoi vous avisez-vous de vouloir détruire mes deux démonstrations, par une réponse si frivole? Est-ce que vous étendez sérieusement la puissance de Dieu sur les essences des choses? Voyons un peu quelle est vôtre créance pour la puissance de Dieu.

Puis-qu'il faut toujours, lui dis-je, répondre positivement, précisément & sérieusement, quand on nous interroge de nôtre Foi, je vous dirai que je croi là-dessus ce qu'un certain grand Jacobin me disoit l'autre jour que Saint Thomas en croit:

**croit** : il me disoit que ce Saint explique cela de cette façon. Il dit que Dieu tout-puissant peut tout faire ; mais que tout ne peut pas être fait par ce Dieu tout-puissant. Qu'est-ce que cela, s'écria Jean le Brun, vous raillez-vous de moi, & votre Saint Thomas ne raisonne-t-il pas autrement ? Attendez, lui dis-je, vous serez assurément content de lui. Il y a des choses, selon ce Saint Docteur, qui sont essentiellement impossibles, & il y en a qui ne sont impossibles que par accident. Une chose est essentiellement impossible, quand elle ne peut pas arriver sans qu'il implique contradiction, & sans qu'on puisse dire d'elle, ou de quelque autre chose, cela est & cela n'est pas tout ensemble. Une chose est impossible par accident, lorsqu'à la vérité il n'implique pas de contradiction qu'elle arrive ; mais qu'elle ne peut arriver dans le cours ordinaire de la nature, quoi-qu'elle puisse arriver par une disposition extraordinaire de Dieu. La première impossibilité est ordinairement attachée à l'essence de choses, & la seconde aux propriétés & aux accidens. Un Ange, par exemple ne peut manger & boire, parce-que la nature de l'esprit n'est que

que de penser & vouloir ; & il y auroit contradiction de supposer qu'il mange & boit : on pourroit dire qu'il est esprit, & qu'il ne l'est point ; qu'il est esprit, puis-qu'il est Ange ; & qu'il n'est point esprit, puis-qu'il mange & qu'il boit. Mais vous, Monsieur Jean le Brun, vous mangez & bûvez fort bien, par la grace de Dieu ; n'est-il pas vrai qu'il est impossible dans le cours ordinaire de la nature, que vous vous passiez de manger & de boire ? Assurément, me dit-il. Hé bien, repris je, cela s'appelle une chose impossible par accident ; car il pourroit se faire que Dieu, par une disposition extraordinaire, vous pourroit faire vivre sans manger ni boire, & vous n'en seriez pas moins animal raisonnable. J'entens, me dit-il. Saint Thomas dit donc, poursuivis je, que Dieu peut faire toutes les choses qui ne sont impossibles que par accident, & qui n'impliquent point de contradiction ; mais que pour celles qui sont essentiellement impossibles, & qui ne peuvent arriver sans une contradiction manifeste, Dieu ne sauroit les faire, non pas par un défaut de puissance du côté de Dieu, mais par un défaut de possibilité du côté des choses.

Fort

Fort bien, s'écrie Jean le Brun, Saint Thomas est un excellent homme, ne veut-il pas dire que Dieu ne peut changer les essence des choses? Ou du moins, repris-je, que les essences des choses ne peuvent être changées? C'est pourquoi, ajouta-t-il, l'impénétrabilité & l'étendue étant de l'essence de la matière, il est impossible que le Corps du Seigneur n'ait toute son étendue dans l'Eucharistie.

Cela est certain dans vos principes, lui dis-je; mais voici une certaine idée, qui peut-être vous embarrasera. Tout le Corps de Jesus-Christ étoit dans l'embryon, quand Dieu y créa une Ame raisonnable, & dans ce moment on pouvoit dire que c'étoit-là tout Jesus-Christ. Or Dieu qui prévoyoit que Jesus-Christ devoit se laisser en viande dans l'Eucharistie, n'a-t-il pas pû faire que cet embryon soit aussi petit, que la plus petite particule de l'Hostie? & ne peut-on pas dire que Jesus-Christ ne s'est laissé que tel qu'il étoit à la création de sa sainte Ame? Ha! non, mon fils, s'écria Jean le Brun, outre que ce seroit traiter peu sérieusement ce Mystère, ce seroit changer entièrement la façon de l'expliquer; & de plus il est  
aussi

aussi impossible que Jesus-Christ demeurant dans toute sa grandeur & ses dimensions, se soit reduit à cette figure qu'il avoit à l'instant de la création de son Ame, qu'il étoit impossible de faire qu'il n'eût pas trente-trois ans quand il est mort, & qu'il n'eût pas crû en taille & en grandeur depuis sa naissance; Dieu ne pouvant empêcher que le passé ne soit passé. Il ne reste donc point de réponse, repartis-je, que de s'obstiner à dire, sans savoir pourquoi, que Dieu peut changer l'essence des choses. Et en ce cas-là, reprit Jean le Brun, on sera de la Secte de l'Hérétique Praxeas, qui étendoit à l'étourdie la puissance de Dieu sur les choses passées, aussi bien que sur les essences. C'étoit grand dommage, car il avoit de l'esprit & étoit bon Philosophe. Il soutenoit que la matière est éternelle & indépendante de Dieu: si nous eussions vécu en même tems, nous nous fussions bien accordés ensemble; je l'eusse fait revenir de cette imagination insensée, que Dieu peut changer l'essence des choses, & faire que le tems passé ne soit pas passé. Comme il faut prendre les gens par leur foible, je lui eusse fait voir qu'il donnoit par là grand  
avan-

avantage à Valentin son Antagoniste, & pere des Valentiniens, comme Praxeas l'étoit des Praxéens; car, lui eussé-je dit, si Dieu peut changer l'essence des choses, il peut faire que deux & un font trente, & non pas trois: de sorte qu'il n'est pas impossible que la Divinité soit multipliée en trente *Æones*, comme Valentin se le figure, & que de ces trente *Æones* résulte encore cet essain de Divinités, dont Tertullien raille Valentin d'avoir eu la libéralité d'enrichir les Cieux, par là j'eusse assurément ramené Praxeas à mon avis.

Il seroit à souhaiter, Monsieur Jean le Brun, dis-je, que vous y ramenassiez encore tous ceux, qui font profession d'expliquer, ou de suivre Descartes; car ils disent tous d'un commun accord, qu'ils ne veulent point mettre de borne à la toute-puissance de Dieu, & sous ombre de respect & de soumission, ils acordent cent suppositions contradictoires.

Ne vous embarrassez pas de cela, repar- tit Jean le Brun, & souvenez vous des raisons politiques qu'on peut avoir de parler de la sorte; pourvû que les vérités de la Foi soient bien combattues par cette Philosophie, la Morale ira bien, & ne nous met-

## 96 . *Nouveaux Entretiens*

mettons pas en peine du reste. Je louë Dieu de ce que sur-tout elle combat le mystère de l'Eucharistie par tant d'endroits, qu'il est impossible que ce mystère puisse jamais s'accorder avec aucun de nos Principes.

Vous savez bien, par exemple, que c'est la Foi de l'Eglise que les accidens du pain & du vin demeurent après la consécration, c'est le langage des Peres, des Papes, & des Conciles. Le Concile de Constance, le Pape Martin III. & le Concile Romain sous Jean XXII. le Concile de Trente, celui de Cologne y sont tous formels. Cependant nôtre Philosophie démontre qu'il n'y a point d'accidens dans la nature, que tout est substance, parce-que tout est matière, & que le différent arrangement des parties de la matière fait toutes les machines, toutes les couleurs, tous les sons, & tout ce que nous sentons & que nous voyons. Or comprenez, mon fils, combien grande est l'atteinte que cette démonstration qu'il n'y a point d'accidens, donne à la confiance que nous avons que le Saint-Esprit préside aux Conciles, dirige les Papes, & conserve la Tradition; car s'il n'y a point

point d'accidens dans la nature, pour quoi le Saint-Esprit a-t-il décidé que les accidens subsistent sans sujet dans l'Eucharistie. Quoi-qu'on ne puisse pas conclurre nécessairement de l'Infaillibilité de l'Eglise pour les vérités de Foi, son Infaillibilité pour les matières de Philosophie; il n'y a guères d'apparence que, quand le Saint-Esprit parleroit de Philosophie par la bouche d'un Concile, en décidant quelque point de Foi, il voulût, en censurant les Hérétiques, s'exposer inutilement à la censure des Philosophes, & faire une indigne alliance des ténèbres d'une ignorance crasse & infructueuse avec ses lumières salutaires, non plus qu'expliquer la vérité d'un mystère obscur par la fausseté d'une Philosophie encore plus obscure. Lors que le Saint Esprit se serviroit d'une proposition de Philosophie pour expliquer un mystère, si cette proposition n'étoit pas de Foi, elle seroit voisine de la Foi, si liée & si enchainée avec la Foi, qu'il sembleroit qu'on ne pût détacher l'une de l'autre. La ruine du fondement est la ruine de l'édifice; & l'absence du Saint-Esprit dans l'examen d'une vérité, est une grande conjecture qu'il n'est guères présent à la déci-  
G sion

fion de cette vérité. Aussi pouvons-nous espérer que nôtre Philosophie rendra très-difficile la créance de l'Eucharistie, puisque nous pouvons dire hardiment avec Monsieur Descartes, que personne jusqu'à nous ne peut avoir expliqué véritablement le mystère de l'Eucharistie, puis-que tout le monde a supposé jusqu'ici que les accidens du pain & du vin y demeurent. L'avantage que la Morale & la Foi reçoivent en ceci, c'est qu'outre que cette démonstration contre l'existence des accidens dé-credite & rend fort suspecte la vérité de la Tradition de l'Eglise, & taxe d'ignorance les Papes, les Conciles, les Peres, & tous les Docteurs: il arrive que n'admettant point d'accidens, on ne peut expliquer ce Mystère par nos Principes, sans tomber dans des grands inconveniens, & sans renouveler plusieurs Hérésies. Avez-vous oui parler de l'Hérésie des Stercoranistes?

J'ai oui dire, répondis-je, que le Cardinal du Perron & le Président Manquin en parlent, & qu'ils prouvent que ces sales Visionnaires croyoient à la vérité la Transubstantiation, mais qu'ils disoient, que le Corps du Seigneur avoit  
le

le même fort que les viandes que nous digérons.

Ce n'est pas-là tout ; répondit Jean le Brun : ils expliquoient leur opinion , en disant que le Corps de Jesus-Christ avoit dans l'Eucharistie la forme de pain , & tous les accidens sensibles qu'a le pain , ou pour mieux dire , toutes les apparences du pain. C'étoit là le fin de leur opinion , & la raison pourquoi ils dispuoient ensuite si l'Euchristie passoit en excréments , ou s'exhaloit par insensible transpiration. Quoique Thomas Valdensis rapporte qu'Heribalde Evêque d'Autun , & Raban Evêque de Mayence fussent du parti des excréments , on voit au septième tome du *Spicilegium* qu'Amalarius , qui à mon avis étoit le Chef de ces Hérétiques fantasques , laisse problématique si le Corps de Jesus-Christ , quand nous l'avons reçu , retourne invisiblement au Ciel , ou demeure dans notre corps jusqu'à la mort , ou s'exhale par transpiration , ou sort avec les excréments : de sorte que ce sur quoi ces Hérétiques fondoient leur extravagante curiosité , c'est que le Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie a la même forme , les mêmes accidens , & la même apparence

que le pain : ce que nous sommes aussi obligés de dire nécessairement dans nôtre Philosophie. Car ôtant les accidens, comme nous faisons, il faut dire que les parties extérieures du Corps de Jesus-Christ prennent la même situation & le même lieu, & piroüettent de même que les parties extérieures du pain : or les parties de la matière constituant, selon nous, les formes essentielles des choses, il s'ensuit nécessairement que la forme essentielle du pain demeure dans l'Eucharistie : de sorte qu'outre l'Erreur des Stercoranistes, on voit encore ici l'Impanation de Luther; puis-que des parties de matière disposées, tout comme l'étoient celles du pain un peu auparavant, constituent la forme essentielle du pain. Au reste, il arrive ici, malgré qu'on en ait, une chose bizarre; car le pain est transsubstantié au Corps de Jesus-Christ, & le Corps de Jesus-Christ est transsubstantié en pain. Vous êtes ingénieux, lui dis-je, à tirer de grandes extravagances de vos Principes. Ce n'est pas tout, mon enfant, poursuivit-il, quant aux accidens & aux apparences du pain, que les Stercoranistes disoient être nécessairement dans le Corps du Seigneur, il est

est clair que cela doit être ainsi dans nos Principes. Le changement qui arrive dans certaines parties du vin, sans en détruire la forme essentielle, & qui fait qu'il est aigre, par exemple, arriveroit de même dans le saint Calice, si on l'exposoit long-tems à l'air, & ce seroit, selon nous, certaines parties du Sang de Jesus-Christ, qui prendroient cette situation, & qui piqueroient nôtre langue & nôtre odorat, aussi véritablement que feroit du vin qui commenceroit à se faire aigre; d'où il faut conclurre, avec les Stercoranistes, que le Corps de Jesus Christ a les mêmes accidens & la même forme du pain & du vin, & de plus qu'il est pain & vin; puis que les parties sont arrangées de même que les parties du pain & du vin.

Cela est convaincant, lui dis-je: un Cartésien est pire qu'un vilain Stercoraniste. Ou le seroit sans la Foi, poursuit Jean le Brun; mais la Foi s'épure par ces contradictions. En voici encore une: L'Eglise a toujous dit & crû que les mêmes accidens en nombre, qui étoient auparavant, demeurent après la consécration; or cela ne peut être, puis que cette blancheur & cette rondeur ne sont

ou ne s'offrent plus par le différent arrangement des parties du pain, mais par la diverse disposition des parties extérieures du Corps de Jesus-Christ; de sorte que ce qu'on a dit encore jusqu'ici est faux, que pour une véritable transmutation il faut qu'il reste quelque chose de ce qui étoit auparavant, puis qu'il ne reste ici quoi que ce soit. Ne trouvez-vous point, mon enfant, que nôtre Philosophie fait d'assez grands ravages?

J'admire, lui dis-je, comme quoi le Seigneur Descartes se jette inconsidérément dans tous les précipices, & donne tête baissée dans toutes les Hérésies. Il est vrai, répondit Jean le Brun, que cela est merveilleux, qu'il ait pû tout à la fois favoriser tant d'Hérétiques; car il semble encore être de la Secte de ceux qui troublèrent l'Eglise du tems de Charles le Chauve. Ils soutenoient que dans l'Eucharistie il n'y a ni voile, ni figure; qu'on y voit & qu'on y touche véritablement Jesus-Christ; & qu'entre ce qu'on y voit & qu'on y croit, il n'y a point de différence: il est impossible que dans nos Principes nous ne souscrivions à cela, que nous ne disions que nous touchons vérita-

ritablement le Corps de Jesus-Christ, & qu'il n'y a point d'autre voile ni d'autre signe que lui-même. Au reste, quant à la Tradition qui dit que dans le Sacrement il y a un signe & une chose signifiée, cela ne peut compatir avec nos Principes, si ce n'est qu'on voulût accorder une chose ridicule, & avouer que le signe n'est point distinct de la chose signifiée, & que le Corps de Jesus-Christ est le signe de lui-même.

Ne pourroit-on point, lui dis-je, éluder une partie de ces choses que vous opposés à la Foi, & dire que Dieu conserve dans nos sens l'impression que le pain & le vin avoit faite avant la consécration; & qu'ainsi de quelque manière que le Corps de Jesus-Christ soit dans l'Eucharistie, nous croyons toujourns voir & savourer du pain, quoi qu'il n'y en ait point effectivement? Ce seroit-là, mon fils, répondit Jean le Brun, une extravagante réponse. Premièrement, outre qu'elle n'auroit point de lieu à l'égard de ceux qui n'auroient pas vû le pain avant la consécration, on attribueroit à Jesus-Christ, si je l'ose dire, un prestige & un enchantement continuel; ce seroit l'accuser de

fasciner nos yeux, sans comparaison ; comme on dit que font les Démons & les Sorciers ; & on le rendroit immédiatement Auteur d'une illusion phantastique , très-indigne de la gravité & de la Majesté de Dieu, & très-injurieuse à la sincérité de son amour. Je me souviens en effet, lui dis-je, que le grand Jacobin, dont je vous parlois tantôt, me disoit hier que Saint Thomas prend un très-grand soin de justifier, qu'il n'y a aucune sorte d'illusion dans l'Eucharistie ; parce-que les sens ne peuvent juger que des accidens, & rapporter seulement qu'il y a de la blancheur, de la rondeur, & de la saveur : Or tous ces accidens sont effectivement les mêmes qui étoient auparavant ; ainsi il ne se passe nulle illusion, puis-que la raison n'est point forcée de conclurre qu'il y a du pain, quoi-que les accidens du pain s'y rencontrent ; parce qu'une Lumière divine qui les éclaire mieux que ne font les sens, lui fait voir le Corps de Jesus-Christ sous ces accidens que les sens lui montrent.

Quoi-qu'il en soit, dit Jean le Brun, il est certain que, si Dieu ne faisoit autre chose, pour conserver les apparences du pain

pain & du vin, que de conserver ou de produire cette impression dans nos sens, il ne resteroit dans l'Eucharistie rien de tout ce qui y étoit auparavant; & si on eût expliqué ainsi ce Mystère du tems de Théodoret, les Eutichiens eussent remporté sur lui tout l'avantage, & il n'eût eu rien à repliquer. Les Eutichiens soutenoient que par la Résurrection, ou par l'Ascension, la Nature Humaine de Jesus-Christ étoit entièrement absorbée par la Nature Divine; en sorte qu'il ne reste plus maintenant en Jesus-Christ que la Nature Divine. Théodoret & Gelase soutenoient pour les Catholiques la vérité des deux Natures en Jesus-Christ, aussi bien maintenant qu'il est à la droite de la Majesté de son Pere, que lors qu'il étoit parmi les hommes. Les uns & les autres se servoient, pour expliquer leur créance, de la comparaison de l'Eucharistie. De même, disoient les Hérétiques, que les simboles sont entièrement changés par la Consécration, & deviennent toute autre chose que ce qu'ils étoient: ainsi la Nature Humaine est entièrement changée par la Resurrection ou par l'Ascension en la Nature Divine. Théodoret & Gélaste

prétendoient aussi convaincre les Eutichiens par ce même Mystère. Comme les signes sacrés, disoient-ils, ne sont pas tellement changés, que leur première figure & les mêmes accidens ne demeurent: de même la Nature Humaine n'est pas entièrement absorbée en la Nature Divine. Vous voyez, mon Enfant; que, quoi qu'il y ait peut-être à dire dans cette comparaison de l'Evêque de Cyr & de ce Pape, elle leur donne pourtant tout l'avantage sur les Eutichiens; mais ce n'est que dans la supposition qu'il demeure véritablement quelque chose des simboles sacrés: car s'il n'en demeureroit rien du tout, comme effectivement dans nôtre Philosophie il n'en peut rien demeurer, les Eutichiens ont gagné, il faut leur quitter la partie; & voilà Dieu merci un nouveau sujet de triomphe pour nôtre Foi.

Mais ne pourroit-on pas dire, repartisse, dans cette Philosophie, qu'il reste effectivement quelque chose de ce qui étoit auparavant, en ce que Dieu y conserve miraculeusement les apparences du pain, c'est-à-dire, les mêmes modes du pain, sans conserver le pain? Cela implique contradiction, répondit Jean le Brun; car, puis-

puis qu'il n'y a point d'accidens, les modes seroient de substances qui ne seroient point distinguées du pain, & par conséquent qui ne pourroient être, le pain n'étant point. Pourroit-on imaginer une plus grande chimère, que de dire que la manière d'être d'une chose peut subsister sans que la chose soit, c'est-à-dire, qu'un homme peut demeurer assis dans un fauteuil, sans que son corps soit dans le fauteuil?

On dit quelquefois des choses bien foibles, quelque fort qu'on soit, lui repliquai-je. J'avois oui faire cette réponse à un homme de bon sens & de bon esprit, qui a pris à tâche d'expliquer la Philosophie de Monsieur Descartes. Il est impossible, reprit Jean le Brun, que ceux qui expliquent cette Philosophie, s'accordent jamais avec la Foi; & toutes les fois qu'ils l'entreprendront, ils ne peuvent jamais se passer de dire des choses très-foibles. Il n'y a point de parti à prendre que de dire que l'esprit humain n'est pas capable de comprendre les liaisons de certaines vérités de Foi, avec certaines vérités de Philosophie; & bien loin de nous plaindre de cette foiblesse de nôtre esprit, nous devons en louer Dieu, puis que plus les

vé-

vérités de la Philosophie sont éloignées des vérités de la Foi, plus nous avons de mérite à être fidèles.

Cependant, comme cette grande opposition qu'a nôtre Philosophie à la Foi, pourroit peut-être la rendre odieuse, il sera bon de faire remarquer que la Philosophie qui soutient que les accidens peuvent subsister sans sujet, n'est pas la Philosophie des Peres de l'Eglise; & pour cela il faut assembler avec grand soin autant de Passages des Peres qu'on en pourra trouver, qui sembleront dire cela; sur tout il faudra fort appuyer sur ce qu'a dit le Cardinal Pierre Daille, que, s'il se trouvoit quelqu'un qui dît que les accidens ne peuvent subsister sans sujet, il ne seroit point Hérétique.

Vous voyez, Monsieur, répondis-je, je ne doute point que tous nos Confre-res, les Réformateurs de la Morale, ne cherchent avec grand soin, & ne fournissent des Passages des Peres pour combattre la Philosophie des accidens; mais je voi à ceci de très-grands inconvéniens. Premièrement, s'il est vrai que les Peres de l'Eglise n'ayent point tenu cette Philosophie des accidens, dira-t-on qu'ils  
ayent

à yent tenu la vôtre, & que vôtre Tri-  
fayeul *Jordanus* ni *Joannes Brunus*, ni *Des-*  
*cartes*, n'ont point la gloire de l'avoir in-  
venté? Il seroit ridicule de dire, reparti-  
il, que les Peres ont sù cette Philosophie,  
personne ne le croiroit. Il faut dire que  
la Foi des Peres étoit une Foi aveugle &  
soûmise, qui n'avoit nulle liaison & qui  
ne dépendoit nullement de la Philosophie  
particulière que chacun d'eux pouvoit ten-  
nir; qu'ils propoisoient simplement les  
Mystères à croire, & qu'ils n'en faisoient  
nullement dépendre l'explication des  
questions de la Philosophie.

Tout ce que vous dites là, Monsieur,  
repliquai-je, ne vous sauve point d'un é-  
trange inconvénient, que je m'étonne  
que vous & vos Amis n'ayez point senti.  
Ne voyez-vous point quel avantage ce se-  
ra pour les Calvinistes, & combien leur  
Erreur sera confirmée, si vous leur ap-  
prenez, ou si vous allez copier dans les  
Livres de leurs Ministres, les Passages des  
Peres qui semblent prouver, que les ac-  
cidents ne sauroient subsister sans sujet? Ils  
inféreront de là, que la manière dont l'E-  
glise Romaine explique l'Eucharistie,  
n'est pas conforme à la Tradition des Pe-  
res;

res; & puis-quand ils verront que vôtre Philosophie prouve si évidemment, par tant de démonstrations, que ce que l'Eglise Romaine croit de ce Mystère est physiquement impossible, ils ne s'y rangeront jamais. Tant pis pour eux, répondit Jean le Brun; s'ils sont prédestinés, ils croiront contre la raison & contre la démonstration; & s'ils sont réprouvés, Dieu les hait de toute éternité, & je les hai aussi: *Esaii autem odio habui, iniquos odio habui.*

Il seroit pourtant bon d'aimer nos Freres, & de travailler à leur conversion, lui dis-je; & il seroit encore à propos de ne point scandaliser les Fidèles, de ne point donner occasion de douter de nôtre Foi, ni lieu de penser que nous sommes Calvinistes dans le cœur. Car enfin quoique nous pussions dire, nous ne dissuaderons jamais le monde que nous ne soyons Calvinistes dans le cœur, tant que nous ferons nos efforts pour donner cours à une Philosophie, par laquelle le Erreurs de Calvin sont physiquement démontrées. Or je vous avouë, Monsieur, que vôtre Secte de Calvin me paroît par tant d'endroits si injurieuse à Jesus-Christ & si peu  
Chrè-

*sur les Sciences Secrètes.* III

Chrétienne, que non-seulement j'aime-  
rois mieux mourir mille fois que de  
l'embrasser: mais j'aime-rois mieux mou-  
rir & renoncer à la gloire d'être le Coad-  
juteur de votre Apostolat, que de don-  
ner le moindre ombrage qui favorise cette  
Secte.

Il est pourtant impossible, répondit-il,  
pour en parler franchement, que nous  
soyons tout à fait exempts de soupçon:  
mais, mon fils, les serviteurs de Dieu se  
mettent-ils en peine de l'estime des hom-  
mes? Oüi, quand il est question de la Foi,  
répondis-je; & je vous déclare, une fois  
pour toutes, qu'absolûment je ne veux  
rien risquer là-dessus. Ah! mon fils, ré-  
prit-il, il sera bien difficile de trouver un  
expédient pour cela. J'en demanderai  
pourtant un à Dieu cette nuit; car en-  
fin, je veux que vous soyez des nôtres,  
& j'espère qu'il m'en révélera quelqu'un  
durant le sommeil, qui commence à me  
presser; c'est pourquoi je vous donne  
le bon soir, il est près de neuf heures,  
je vous reverrai demain. Allez, Mon-  
sieur Jean le Brun, dormez bien, vous  
en avez besoin.

**SIXIÈME**

*SIXIÈME ENTRETIEN.*

**A** Peine étoit il jour, que le vénérable Jean le Brun heurta rudement à ma porte. Les Valets le maudirent; & après lui avoir enfin ouvert, on vint me dire à mon lit, que le Pelerin si grand bûveur demandoit à me parler d'une affaire importante. Qu'il entre, dis-je, & qu'on nous laisse seuls. Monsieur Jean le Brun, lui dis je, en le voyant entrer, vous est-il arrivé cette nuit quelque aventure fâcheuse, & venez-vous si matin pour employer mon service? Tant s'en faut, répondit-il; je me suis hâté de venir, avant même que d'avoir fait ma Méditation, pour vous dire une nouvelle qui vous réjouira. Et qu'est-ce, lui dis-je? C'est que vous êtes Prédestiné: Moïse me l'a dit. La nouvelle est réjouissante, répondis-je, & d'autant plus que vous la tenez de bonne part: Mais encore quel commerce avez vous avec Moïse? Je ne l'avois jamais vû jusqu'à cette nuit, répondit-il; je me couchai hier au soir en grand souci, sur la difficulté que vous me faisiez: je m'en-

dor-

dormis pourtant ; & sur l'aurore, à l'heure que Dieu a accoutumé d'envoyer les Visions Célestes, Moïse m'est apparu, & après m'avoir remercié de la part de Dieu, des longs travaux que j'ai soufferts, pour la reformation de la Morale, il m'a dit que Dieu vous a prédestiné à être le Bâton de ma Vicillesse, le Coadjuteur de mes Dessesins, & l'Héritier de mon Zèle. En disant cela, Moïse qui tenoit en sa main son Pentateuque, l'a ouvert, & a proféré ce paroles : Dy de ma part au Coadjuteur de tes travaux, & au Compagnon de tes Couronnes, que la Philosophie que tu enseignes, & qui mal à propos lui paroît suspecte, est à la lettre la même que j'avois dans l'esprit, quand je composai la Genèse ; je n'en eus jamais d'autre. Dieu, pour les péchés du Monde, n'a pas voulu qu'on ait encore découvert cela, mais sa colére est passée, & le tems de sa miséricorde est venu : on entendra désormais les deux premiers Chapitres de la Genèse, & on saura comment le Monde a été fait. Alors il a lû ; & s'arrêtant à chaque verset, il y a appliqué ma Philosophie, si clairement & si invinciblement, que j'en ai été tout consolé.

H

Après

Après avoir lû deux Chapitres, il a fermé le Livre, & le bruit qu'il a fait en le fermant m'a éveillé: je me suis levé en sursaut, & suis couru vous dire cette grande nouvelle.

Moïse, repartis-je, ne vous a-t-il expliqué que la Genèse, & ne vous a-t-il rien dit de l'Æneïde de Virgile, & des Métamorphoses d'Ovide? Non, répondit-il: pourquoi me faites-vous cette question-là? Parce-que, lui dis-je, Messieurs les Alchimistes auront un grand avantage sur vous. Un homme rare, qui me vint entretenir l'an passé, à peu près comme vous faites, avoit eu Révélation aussi, que son Systême & tous les Mystères de la benite Pierre Philosophale, étoient contenus clairement dans la Genèse, dans le Livre de Job, dans la Sagesse, dans les Proverbes, dans l'Apocalypse, & de plus dans l'Æneïde de Virgile, & dans les Métamorphoses d'Ovide; & que tous ces Livres n'ont jamais été composés que pour l'expliquer. Ce qu'il y a de plaisant en ceci, est que cet Homme m'expliqua tous ces Livres à la lettre, d'une manière si précise, que, quoi-que je risse de sa folie, je ne pouvois m'empêcher de l'admirer. Je vous admirerois aussi beaucoup, Monsieur

Jean

Jean le Brun, si vous appliquiez la Genèse à votre Philosophie, aussi nettement que cet Homme; tout insensé qu'il étoit, l'appliquoit à la sienne. Helas! dit-il, ce n'est pas moi qu'il faut admirer, c'est Moïse qui m'e l'a expliqué. Je vous avoué que juqu'à ce matin j'avois toujours trouvé que la Genèse étoit absolument contraire à mes Principes, & je n'en étois point fâché, parce-que cela donnoit d'autant plus d'exercice à ma Foi: car, par mes Principes, le Soleil est la Cause de l'assemblage des parties interieures de la Terre: c'est lui qui forme les croutes dont nous avons parlé; ainsi cette Terre ne peut être formée que long-temps après le Soleil. De plus, le Soleil est la cause des arbres, des fleurs, des fruits, &c. cependant Moïse dit, que la Terre, l'Eau, le Ciel, les fruits, les fleurs, & les arbres, ont été faits plutôt que le Soleil. Je m'étois toujours flâté que ces deux choses étoient d'une contradiction manifeste, & qu'il étoit impossible d'accorder là dessus la Philosophie & la Foi. De plus, je savois par démonstration physique, que la lumière n'est qu'une pensée de l'homme; cependant l'Écriture dit,

que l'homme ne fut créée que le sixième jour, & la lumière le premier, & le Soleil toujours après la lumière. De plus, l'Écriture parlant des animaux de l'air, de la terre & de l'eau, leur donne une ame vivante qui les fait mouvoir. Or par mes Principes nulle bête n'est animée, ce ne sont que de purs automates, & des machines insensibles: Tout cela me paroît très-propre à exercer la Foi. Loué soit Dieu, qui ne veut pas que j'aye tant de mérite, & qui m'a fait entendre aujourd'hui que la Philosophie de la Genèse est la même que la mienne: & voici comment. Je vous ai fait entendre, ou j'ai dû le faire, qu'entre toutes les différences que les figures peuvent mettre parmi les petits corpuscules, qui sont les parties de la matière, un grand nombre sont ronds comme de petites boules, d'autres assez subtils pour remplir les espaces qui sont entre ces boules, & d'autres d'une figure irrégulière & embarrassante; de tout cela confondu ensemble, il a dû se former de grandes masses, pareilles à la masse de la Terre: au dessus de ces masses il a dû rester quantité de particules longues comme des aiguilles & fort pliables, & quantité d'autres

tres

tres semblables à celles qui composent l'air; tout cela doit avoir été nécessairement entouré d'un nombre infini de petites boules, & d'un autre nombre infini plus subtil, pour remplir les intervalles des boules. Voilà fort clairement & fort intelligiblement la chose, tout comme Moïse la raconte dans la Genèse.

Hé! Monsieur, m'écriai-je, voilà une Bible sur cette table, montrez moi cela, s'il vous plaît. Le voici, me dit-il, en l'ouvrant: *Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre: or la Terre était inutile & aride, & les ténèbres étoient sur la face de l'abîme, & l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.* Voilà l'affaire: Peut-on parler plus clairement & avec un plus grand détail? Cela est fort clair, me récriai-je, & j'admire que Saint Augustin, qui avoit tant d'esprit, & que Platon, qui étoit si spéculatif, & qui avoit lû les Livres de Moïse, ne se soient pas apperçûs de ce Système, qui est expliqué là si clairement: tant il est vrai que cet Esprit, qui étoit porté sur les eaux, souffle où il veut. Vous parlez là selon le sens moral, me dit-il; car vous voyez bien qu'il est évident que selon le sens littéral, cet Esprit qui étoit

porté sur les eaux étoit la matière subtile qui étoit agitée au dessus des corpuscules en aiguilles. Voilà qui est fort philosophique, fort naturel, & fort Catholique, repris-je : je vous prie d'appliquer ainsi à votre Systême toutes les paroles du Passage que vous venez de citer. Comment, me dit-il, est-ce que vous ne trouvez pas ce Passage bien formel & bien clair ? Pardonnez-moi, repliquai-je ; mais je voudrois voir si je l'entens tout-à-fait comme vous. C'est sans doute, dit-il, puis-que vous êtes prédestiné à réformer la Morale avec moi : ce n'est pas la peine que je perde le temps à vous expliquer tout cela plus au long. Remarquez cependant que nôtre Philosophie a le privilege elle seule de pouvoir expliquer cette grande difficulté, qui depuis tant de siècles a mis tous les esprits à la torture, comment il faut entendre ce qu'a dit Moïse, que la lumière a été créée avant le Soleil : car pour cela il ne faut que supposer que Dieu créa d'abord tout à la fois le Ciel, la Terre & les Eaux, & que des Corps assez subtils, pour être appellés Esprits du Seigneur, étoient portés çà & là ; & qu'ensuite tout l'ouvrage des six jours

n'a

n'a été que pour régler tout le mouvement des corps déjà créées; de sorte que le premier jour, qui commence par la formation de lumière, veut dire manifestement que s'étant formés différens tourbillons des petites boules dont nous avons parlé, & que ces petites boules tournant autour d'un même centre, la matière subtile qui remplissoit les intervalles de ces boules s'assembla nécessairement vers le centre; de là elle poussa les globules qui l'environnoient: ces globules poussés firent la lumière en tous les endroits où il se trouva un suffisant amas de matière subtile, semblable à celui qui remplit les intervalles des petites boules: mais comme il ne pouvoit pas encore s'être assemblé une grande quantité de matière subtile dans le centre, son effet sur les petites boules ne pouvoit pas s'étendre fort loin, & les petites boules ne pouvoient pas produire fort loin leur lumière; c'est pourquoi elles y laissoient les ténèbres, & c'est précisément & littéralement ce qui est écrit, que *Dieu divisa la lumière des tenebres*: c'est-à-dire, que les petites boules furent en certain endroit agitées, & en un certain sens, qui agitoit certaine

matière subtile, en un certain autre endroit, dans lequel s'il y eût eu un homme, cet homme eût formé cette pensée qui s'appelle lumière, & eût dit, *il est jour* : & s'il eût été un autre endroit où la matière subtile n'eût pas été ainsi agitée, il auroit dit, *il est nuit* : & voilà ce qui est écrit, *Dieu divisa la lumière des tenebres.* Que dites-vous de cela? Cette explication est solide & nouvelle, répondez-moi. Le second jour est-il aussi sagement & aussi curieusement expliqué? Tout de même, reprit-il : il est si vous voulez encore mieux. Voici comme il y a dans l'Écriture: Dieu dit, que le Firmament soit fait au milieu des eaux, & qu'il divise les eaux des eaux; & il divisa les eaux qui étoient sous le Firmament, d'avec celles qui étoient sur le Firmament, & il appella le Firmament Ciel.

Le Firmament, mon fils, comme Moïse m'a dit ce matin, n'est autre chose que le parfait arrangement de cette infinité de tourbillons qui remplissent nécessairement l'espace immense que la matière occupe. Tous ces tourbillons étant parfaitement arrangés, les masses qui se trouvèrent en ce tourbillon où nous sommes, furent sé-

pa-

parées par la matière subtile du tourbillon, laquelle s'écoula entr'elles, & qui les divisa, & les tient éloignées du centre, selon qu'elles se trouvèrent plus ou moins pesantes, ou solides. Cette matière du tourbillon n'est autre chose que la matière du Firmament. Ces grandes masses composées de particules embarrassantes & couvertes d'aiguilles longues, pliables & déliées ne sont autre chose que des terres couvertes d'eaux. Donc il est vrai de dire, que le Firmament a divisé les eaux des eaux, puis-qu'il a divisé ou ces Terres, ou ces Planètes, car c'est cela même. Vous entendez maintenant ce que c'est que les cataractes qui s'ouvrirent au tems du Déluge: c'étoit quelqu'une de ces Masses, de ces Terres, ou de ces Planètes, dont la Mer se versa sur nôtre Terre.

Le second jour que vous venez d'expliquer, lui dis-je, peut faire comprendre qu'il y a des hommes aussi dans les autres Terres, Masses, ou Planètes. Croyez en ce que vous voudrez, reprit-il, il n'est pas maintenant question de cela. Dieu au troisiéme jour assambla les eaux qui couvroient tout le rond de la Terre, afin qu'une partie de la Terre demeurant à

découvert, pût produire des plantes & des arbres. C'est donc en ce jour, Monsieur, lui dis-je, que se fit le fracas épouvantable, dont vous me parliez hier après dîner, dans l'Histoire des Aventures de la Terre. Justement, repartit-il; car si la Terre eût demeuré ronde, les eaux n'eussent pû s'assembler en un lieu, & eussent toujours couvert nécessairement toute la superficie. Il faut donc dire que la croute supérieure s'étant entr'ouverte en ce jour, il s'en entassa irrégulièrement de grands monceaux les uns sur les autres, ce qui fit les montagnés & les colines: voilà le troisième jour. Pour le quatriéme, Dieu créa les deux grands Luminaires, c'est-à-dire, qu'il s'écoula tant de matière subtile vers le centre de ce tourbillon où nous sommes, par l'effort que firent les petites boules de s'éloigner de ce centre, qu'elle fut capable de pousser lescdites petites boules jusqu'à la circonférence du tourbillon, ce qui forme les rayons qui nous font voir si brillante cette matière subtile, ou ces limailles, ou ces raclures qui sont assemblées au centre de ce tourbillon, que nous appellons Soleil. Il ne faut dire maintenant, si ce n'est que cette

ma-

matière subtile assemblée dans le centre, à assez de force pour pousser les petites boules des tourbillons voisins, pour y faire sentir son action, & l'on comprendra facilement ce que c'est que la lumière de la Lune & des Etoiles; c'est pourquoi sans m'y amuser, je passe au cinquième & sixième jour, qui sont de très-grande conséquence dans nôtre Philosophie. Il est écrit, que Dieu dit en ces jours: *Que les eaux produisent tout reptile ayant ame vivante, & tout volatile; & que la Terre produise ame vivante selon son genre, reptiles & bêtes.* J'avois crû jusqu'ici que nôtre opinion sur les automates ou machines apparemment vivantes, que nous appellons animaux, étoit contraire à l'Écriture; mais Moïse m'a fait remarquer ce matin, que la Genèse nous insinuë assez que le bêtes n'ont point d'ame: car quoi-qu'il y ait dans la Vulgate, *Que la terre produise ame vivante,* la vérité Hébraïque porte, *Que la Terre produise un individu.* Or un individu ne signifie autre chose, qu'une certaine machine disposée & organisée de telle façon, que, si elle étoit rompuë, elle n'auroit plus le même mouvement, & ne seroit plus la même. Et pour montrer que

que cela est ainsi, cette machine, que la Vulgate appelle ame vivante, est produite par la terre & par l'eau; puis-qu'il est dit, *Que la Terre produise ame vivante.* Or tout ce qu'un corps produit ne peut être qu'un corps: donc cette ame vivante, ou cet individu n'est qu'un corps. De sorte que ce qui fait vivre & mouvoir les bêtes, n'est qu'une certaine disposition des parties de la matière; comme ce qui fait aller une horloge, n'est qu'une certaine disposition des roües. De ce principe s'ensuit nécessairement cet autre, que l'homme se meut aussi par les mêmes ressorts, & par une disposition de la matière & des organes, toute semblable à celle des bêtes. D'où vient que l'Écriture, après avoir dit que l'individu fut produit par la terre, dit aussi que l'homme fut formé de bouë. De sorte qu'il est constant que ce n'est pas une ame qui fait mouvoir les bêtes: & de plus, il est certain que ce n'est pas une ame qui fait mouvoir les hommes; l'ame ne fait que penser. Je suis bien content de Moïse, mon fils, de ce qu'il m'a expliqué ce matin son Pentateuque, & de ce qu'il m'a dessillé les yeux: j'y vois maintenant clair comme le jour,

&

& je ne crois pas qu'il puisse y avoir rien à objecter.

J'ai pourtant, répondis-je, deux ou trois petits scrupules : Donnez-moi cette Bible. Pourquoi Dieu défend-il de manger le sang des bêtes ? & pourquoi, ajoute-t-il, qu'il le défend, parce-que le sang leur tient lieu d'ame : & plus fortement, parce-que l'ame de toute chair est dans le sang ? Dieu repete avec de terribles menaces cette raison jusqu'à trois fois en six Versets dans les dix-septième du Lévitique. Il semble que cela infirme extrêmement cette réflexion, que l'Hébreu dans le premier Chapitre de la Genèse, au lieu du mot d'*ame vivante* s'est servi du mot d'*individu* : car outre qu'on lit *ame* & non pas *individu* dans le Lévitique, il paroît de la raison que Dieu donne pour la menace effroyable qu'il fait à ceux qui mangeront du sang, qu'il y a quelque chose dans ce sang qui mérite quelque sorte de respect plus que le reste, & qui est plus cher à Dieu, comme partant plus immédiatement de sa main que le reste de la machine. En sorte qu'il semble que la terre & l'eau ayent eu la vertu de produire le corps des bêtes, en suite du com-  
man-

mandement que Dieu leur en avoit fait : & que Dieu s'étoit comme réservé la gloire de tirer de la puissance de cette matière une ame qui la fit vivre, se mouvoir, croître & multiplier son espèce. C'est ce que Moïse dit assez formellement au premier Chapitre ; voici ses paroles. *Dieu dit aussi que les eaux produisent le reptile de l'ame vivante, & le volatile sur la terre, sous le Firmament du Ciel ; & Dieu crea les grandes baleines, & toute l'ame vivante & mobile que les eaux avoient déjà produites en leurs espèces.* Si les eaux avoient déjà produit les poissons en leurs espèces, quelle nécessité que Dieu les créât ensuite, ou plutôt comment pouvoit-il les produire ? Cela ne montre-t-il pas évidemment qu'il s'étoit formé de l'eau, en vertu du commandement que Dieu avoit fait, des corps de toutes les espèces des poissons qui sont dans la mer ; & qu'ensuite Dieu tira de la puissance de cette matière ainsi disposée des ames de différente espèce, suivant l'exigence de cette disposition, pour informer ces corps, les faire vivre, croître & multiplier en leur espèce ? Et cette ame vit véritablement & a une connoissance matérielle & sensitive : selon l'Écriture.

Le

*Le bœuf a connu son Maître, & l'âne la crèche de son Seigneur.*

Je suis bien assuré, mon fils, dit Jean le Brun, que tout ce que vous dites là n'est pas raisonnable, parce-que c'est le jargon d'Aristote : *Connoissance sensitive tirée de la puissance de la matière!* Quels vilains termes sont-ce-là? Cependant il y a quelque chose dans cette réflexion que vous faites sur l'Écriture, sur la menace de Dieu, sur la raison qu'il en donne, & sur cette production des bêtes, après que l'eau & la terre les ont produites: il y a là quelque chose d'embarrassant; il faudra méditer un peu là-dessus. Je vous conjure, Monsieur, repris-je, de le demander à Moïse la première fois que vous le verrez. Oüy da, dit-il. Je suis cependant fâché que ces difficultés me soient survenues du côté de l'Écriture; car, graces à Dieu, du côté de la Physique il n'y a rien à objecter contre nos automates. En tout cas, il faudra dire à cette contrariété de l'Écriture, ce que nous avons dit à toutes les autres contrariétés de la Foi: Le mérite de croire en sera plus grand, & le triomphe de la Foi plus diversifié. Tout de bon, lui dis-je, vous croyez

croyez expliquer tout ce que font les animaux, sans leur attribuer aucune sorte d'ame, ni de connoissance? Vous ne voulez pas qu'ils voyent, qu'ils entendent, qu'ils ayent de la memoire, du plaisir, de la tristesse, de la faim, de la soif? &c.

Rien de tout cela, repartit-il; il n'y a qu'à bien comprendre quatre ou cinq choses sur lesquelles toute cette doctrine est appuyée, & l'on voit clair comme le jour que ce sont machines pures, sans sentiment & sans connoissance. Premièrement, il faut bien savoir toutes les loix du mouvement que Monsieur Descartes a fort bien expliquées. En second lieu, il faut être parfaitement instruit de nôtre manière de philosopher sur la lumiere. Troisièmement, il faut bien savoir que la rétine de l'œil est tellement composée, que tous les filamens du nerf optique s'y terminent d'une certaine manière. En quatrième lieu, pour pouvoir bien expliquer le mouvement des membres, il est absolument nécessaire de comprendre qu'il y a des muscles & de certaines valvules très-commodés pour faire ce mouvement. Cinquièmement, ce qui est le plus important,

il

il faut pour entendre les opérations & les passions des animaux, savoir bien précisément comment toutes les fibres & tous les nerfs vont aboutir à la glande pineale. Sans tout cela il seroit impossible d'expliquer les machines des bêtes, ni la machine de l'homme; mais avec cela tout se démontre mécaniquement.

Mais toutes ces cinq choses sont-elles bien vraies, lui dis-je? Il faut bien qu'elles le soient, répondit-il: Monsieur Descartes a fondé là-dessus toute cette Philosophie. Il y a donc quelque apparence, repris-je, qu'il en étoit bien assuré. Eh bien, avec cela nous expliquerez-vous tout ce que font les bêtes? Tout, dit-il. Jusqu'à cette action surprenante, continuai-je, de la guenon d'un Roi de Pologne? Que fit-elle, reprit-il?

Une chose de fort bon sens, poursuivis-je: Elle jouoit tous les jours aux échecs avec le Roi. Aux échecs! s'écria Jean le Brun. Le jeu des échecs est un jeu de raisonnement: il faut même avoir assez d'esprit pour le jouer; il y a mille gens qui n'en sont pas capables. Cette guenon l'étoit pourtant, répondis-je: elle jouoit aux échecs, & y jouoit fort bien. Un  
I jour

jour après avoir long-tems disputé une partie, elle fit si bien qu'elle donna échec & mat. Le Roi piqué lui donna un grand soufflet. Il avoit tort, s'écria Jean le Brun; mais n'est-ce point un apologue, & une de ces fables à la mode que vous me contez là? C'est une véritable histoire, lui dis-je: Mais attendez un peu, vous n'en ferez pas quitte à si bon marché. Quelques jours après le Roi voulut rejouer avec sa guenon: elle se mit gravement dans son fauteuil, & commença fort judicieusement la partie. Après l'avoir encore fort long-tems disputée, elle prit de sa main gauche le bonnet du Roi, que l'application du jeu lui avoit fait mettre sur la table; elle s'en couvre la tête, & de la main droite pousse l'échec & mat, & s'enfuit. Que dites-vous de cette machine, Monsieur Jean le Brun? Elle est admirable, répondit-il, tout pensif. Mais cette histoire est-elle bien vraie? Elle est du moins bien célèbre, répondis-je; & je crois que vous auriez bien de la peine à faire comprendre aux Polonois, que cette guenon ne se souvenoit pas du soufflet que le Roi lui avoit donné, & qu'elle donnoit échec & mat, & disputoit long-tems une  
par-

partie d'échecs fans aucune sorte de connoissance.

Il faut pourtant bien le dire ainsi, reprit Jean le Brun; car si nous allions accorder que les bêtes pensent, & que la matière subtile en se mouvant peut former ce sentimens que vous appellons pensée, on nous viendrait inquieter sur l'ame raisonnable, & sur ce que les ames des animaux deviendroient après la mort. C'est pourquoi un grand homme Anglois appellé Morus, a crû que Monsieur Descartes a mieux aimé dire que les bêtes n'ont point d'ame, que d'être obligé de répondre à certains esprits importuns, dont ce siècle abondé, qui mêlent la Religion par tout, & qui mettent la Foi de toutes les disputes: gens vififs & indignes de philosopher, qui n'eussent pas manqué de demander que devient cette ame des bêtes; pourquoi elle n'est pas immortelle & spirituelle, puis-qu'elle pense; ou pourquoi l'ame de l'homme est immortelle, parce-qu'elle pense. C'est pourquoi nous avons toujours sagement recours à une certaine réponse generale, qui nous débarasse de toutes ces petites historiettes incommodes qu'on nous fait tous les jours, sur les fin-

singes qui ont eu des enfans des femmes qu'on avoit exposées dans des isles, des éléphans amoureux, de la finesse des renards, de la prudence des fourmis & des abeilles, & de tout ce qu'il y a de machines qui semblent n'être point privées de connoissance. C'est que Dieu est immédiatement le principe de tout mouvement de la matière : Ainsi c'étoit Dieu qui faisoit immédiatement mouvoir la main de la guenon du Roi de Pologne, & c'étoit Dieu qui donnoit échec & mat.

Monsieur Jean le Brun, je perds enfin patience ; & tout le respect que j'ai pour vos cheveux gris, ne peut m'empêcher de vous dire qu'ils couvrent une des plus creuses cervelles qu'il y soit dans le monde. Le dessein que vous avez de réformer l'Eglise, est la plus chimérique idée qu'un homme d'aussi peu de vertu que vous se puisse mettre dans la tête ; & votre détestable Philosophie est la plus détestable voye & le chemin le plus extravagant & le plus éloigné qu'on puisse tenir pour un dessein comme celui-là. J'appelle détestable votre phantastique Philosophie : Car enfin, peut-on ne pas détester une chimère qui combat & qui détruit elle seule ce qu'il

qu'il y a de plus saint dans la Religion, & qui couvre d'une sacrilege d'obscurité toutes les vérités Chrétiennes? J'excuse ceux qui l'embrassent par l'amour naturel de la nouveauté, sans s'appercevoir du tort qu'elle fait à la Religion, ou sans être persuadés que les objections qu'on en peut tirer sont insurmontables. Mais vous, qui en connoissez la force & le danger, qui l'avoüez, qui le dites, que par je ne sçai quelle phanatique imagination de vous ériger en Réformateur, vous donnez cours à des nouveautés si pernicieuses, & que vous vous en déclariez le Protecteur. Je vous souhaiterois les maledictions effroyables que Dieu irrité verse sur ceux qui disent que ce qui est mauvais est bon, si je n'avois quelque compassion de certaine teinture de zèle que je vois en vous; si toutesfois ce n'est point une apparence hypocrite, tant je vous vois de forte vanité, de complaisance pour vous-même, d'intempérance, de soin de votre personne, de mépris pour les talens des autres, & sur tout cela un certain esprit de singularité pire que toutes ces choses, ennemi du bon sens, source d'Hérésie, & l'aver-sion des honnêtes gens. Allez, vieux ré-  
I 3 veur:

veur : Dieu vous confonde , ou vous convertisse. Un Valet , qui m'entendit lever la voix , entra. Jean le Brun pâlit , rougit , fronça le sourcil & fortit.

---

## DERNIER ENTRETIEN.

**J**E croyois être délivré de Jean le Brun ; mais le jour d'après une jeune servante vint me rendre un billet de sa part , conçu en ces termes. *Cette Créature de Dieu vous dira, Monsieur, que je suis fort mal, & qu'il m'est arrivé une grande affliction, qui va me mettre au tombeau. Il est important pour la gloire de Dieu, que je vous voye avant que de mourir.* Ce billet me surprit. Je demandai à la Créature de Dieu où son Maître logeoit ; & ayant scû d'elle que c'étoit près des Petites-Maisons , je lui promis d'y aller dans une heure , & j'y allai en effet. Je trouvai que la Créature de Dieu donnoit un bouillon à Jean le Brun. Venez, mon fils, s'écria-t-il, venez consoler un homme qui vous estime assez pour vous pardonner le petit emportement qu'un peu trop de zèle vous fit avoir hier ; venez moi consoler de la plus épou-

épouvantable disgrâce qui pouvoit arriver à un homme de mon âge, de mon savoir & de mon zèle. Hélas ! tous mes travaux sont vains ; j'ai perdu mon tems & mes soins, je ne reformerai point la Marale. La Philosophie de *Jordanus Brunus* & de Monsieur Descartes ne sauroit avoir cours parmi les gens raisonnables ; nul homme sage n'en voudra oüir parler. O Dieu ! par quel de mes péchés ai-je mérité cette grande affliction ? faut-il qu'une si belle Philosophie soit ruinée sans ressource, & que tous mes desseins de réformation soient avortés de ce côté-là ?

C'est grand dommage, Monsieur, lui dis-je ; & ce seroit encore plus grand dommage que vous augmentassiez votre fièvre, en parlant avec l'agitation que vous faites. Je n'ai pas la fièvre, me répondit-il, mon mal est une épouvantable tribulation d'esprit, que les Castillans appellent *passion d'animo* ; je serai troussé dans vingt-quatre heures, car on ne le porte pas plus loin avec ce mal-là. Mais, interrompis-je, nous trouverons peut-être le moyen de vous consoler. Il est impossible, reprit-il ; car voici le sujet de mon affliction.

Il arriva hier que l'emportement inopiné qui vous saisit, me mit en si grande colére, que je fus obligé de me mettre au lit. La Créature de Dieu que voilà fut d'avis que le me fisse tirer du sang: je la crûs: elle fit venir un Chirurgien de sa connoissance. O Dieu! avez-vous voulu humilier *Joannes Brunus* jusqu'au point de le faire confondre par un Chirurgien? Est-ce que vous entrâtes en dispute avec lui, interrompis-je? Non, dit-il: Voici comme la chose s'est passée. Il me demanda d'abord quel étoit mon mal, pour juger si je devois être saigné, & quelle quantité de sang il faudroit me tirer. Je lui dis franchement que tout mon mal étoit une grande colére que j'avois contre vous, sur ce qu'au lieu de convenir des raisons que je vous avois dites pour vous convaincre que les bêtes n'ont point d'ame, vous m'aviez traité de rêveur, & de je ne sçai quelle autres qualités, sans avoir égard à la révélation expresse que j'en avois de Moïse.

Comment, Monsieur, s'écria le Chirurgien, les bêtes n'ont point d'ame, & Moïse vous l'a révélé! Je ne vous tirerai point du sang, s'il vous plaît. Nous avons ce respect pour les Gens à révélation, que  
nous

nous ne leur en tirons jamais: Et quant au fonds de la chose, avec la révérence que je dois à Moïse qui vous est apparu, les bêtes sont assurément animées; & quand nous voyons en elles solution de continuité, nous les pansons de même que les hommes.

Vous n'entendez pas cela, Monsieur le Chirurgien, lui dis-je; quoi-qu'étant Chirurgien, vous devriez mieux l'entendre qu'aucun Philosophe: car si vous saviez bien vôtre Anatomie vous auriez pris garde que toutes les fibres & tous les nerfs vont aboutir à la glande pineale, & par ce grand principe vous expliqueriez facilement toutes les passions & les opérations des animaux, sans avoir recours à l'ame imaginaire qu'on leur attribué. De plus, vous auriez remarqué dans les jointures certains muscles & certaines valvules par l'aide desquelles le mouvement des membres se fait. En troisiéme lieu, vous sauriez, Monsieur le Chirurgien, que la rétine est faite de telle sorte que tous les filamens du nerf optique s'y terminent de certaine manière; & de toutes ces choses nous pourrions tirer l'explication de tous les mouvemens des bêtes & de l'homme même:

me : car à la pensée près, il n'y a point de différence de l'homme à la bête, quant à la machine.

Moïse, dit le Chirurgien, avec un sourire insolent : Moïse vous a-t-il révélé tous ces beaux principes ? Non, lui dis-je : mais le grand Descartes, qui étoit un génie universel, & qui n'ignoroit de rien, l'a dit, l'a éprouvé, & l'a posé pour fondement. Ajoutez, reprit le Chirurgien, l'a imaginé. J'ai fait quarante-deux Anatomies en ma vie, je vous répons de ma tête que ces trois principes-la sont absolument faux. Vous êtes un ignorant, Monsieur le Chirurgien, lui dis-je : si ces trois principes étoient faux, nôtre Philosophie le seroit aussi ; & ce seroit à tort que Monsieur Descartes auroit acquis tant de réputation. Je vous soutiens positivement, dit-il, & paisiblement, parce-que vous êtes malade, qu'il n'y eut jamais ni fibres ni nerfs, qui aboutissent à la glande pineale. Secondement, quant aux muscles & aux valvules réciproques, par où vous expliquez le mouvement des membres, je vous soutiens qu'il n'y eut jamais dans les hommes ni dans les bêtes la moindre petite apparence de ces valvules : & pour la reti-

ne,

ne, cette prétendue conjonction avec les filamens du nerf optique, est la plus grande chimère qui fût jamais; car la rétine est constamment une peau uniforme, qui n'a nulle conjonction avec le nerf optique: & tout cela je vous le ferai voir demain, si vous voulez, dans une Anatomie que je dois faire à Saint Côme. Quant à votre Monsieur Descartes, j'ai été Chirurgien, & je l'ai saigné & fréquenté quelquefois durant une fièvre qu'il eut avant que d'être obligé de sortir du Royaume: C'étoit un homme d'esprit, & d'apparence fort sage, mais sur ma parole il y avoit bien du vuide dans ce crâne-là. Il me contoit un jour qu'il vouloit restaurer la Philosophie sur sept loix de mécanique, qu'il disoit avoir trouvées, & avec lesquelles il prétendoit expliquer tout ce qui se fait dans la nature. Je le priai de m'expliquer ces loix. Il le fit: & sans vanité je lui fis voir à l'œil qu'elles n'étoient pas toutes véritables; & il ne scût jamais me satisfaire sur ce que je lui opposois. Un autre jour il me dit avec beaucoup d'ostentation, que jamais personne jusqu'à lui n'avoit scû ce que c'est que la lumière: Et lui ayant demandé, s'il

s'il le favoit bien lui-même ; car la lumière toute claire qu'elle est, est la chose du monde la plus obscure à connoître : il me répondit fièrement, que, si on le pouvoit convaincre de fausseté sur la manière de philosopher touchant la lumière, il étoit prêt d'avoüer que tout son nouveau système étoit faux, & qu'il ne favoit rien du tout en Philosophie ; mais outre sa vision sur la rétine, je lui fis voir dans sa prétendue démonstration quatre ou cinq erreurs insoutenables. C'est pourquoi, mon bon Monsieur, si vous êtes infatué de cette Philosophie, & si c'est la vôtre mal, guérissez-en si vous êtes sage ; car pour du sang je ne vous en tirerai point, pour cause : j'en vai tirer à un Abbé qui n'est pas malade de vôtre mal. Bon jour.

Voilà mon affliction, mon fils, continua Jean le Brun : Que deviendrons-nous ? Il faut croire chacun en son Art. Si ce que cet homme dit est vrai, nôtre Philosophie ne peut subsister, & le système de Descartes est chimérique. Je voudrois donc, mon fils, que vous allassiez à Saint Côme après dîner, pour voir si ce que ce Chirurgien a dit est vrai. O Dieu ! seroit-il possible qu'un aussi grand génie que  
Descar-

*sur les Sciences Secrètes.* 141

Descartes eût appuyé tout un système sur des choses que des Fraters de Chirurgien peuvent convaincre de fausseté. Si cela est, il ne faut plus parler que ni moi ni mes compagnons puissions jamais réformer la Morale par cette Philosophie. Helas! il faudra laisser fleurir celle d'Aristote. Pour moi, plutôt que de la voir ainsi triompher, je veux mourir, la résolution en est prise.

Je vous conseillerois, lui dis-je, Monsieur, de vous reconcilier avec Aristote avant que de mourir; autrement vous aurez cet Homme en tête en l'autre monde, qui vous desolera; & son ombre irritée sera toujours après la vôtre, pour lui faire cent reproches importuns. Vous supposez donc que je serai damné, répondit-il. Vous me faites souvenir d'un certain Pere le Brun mon cousin & mon compatriote, qui me disoit toujours cela, qui m'a pris en aversion, & qui m'a fait deserter d'Irlande, pour m'y avoir rendu suspect de l'Hérésie de Calvin. Quoiqu'il en soit, repris-je, la chose n'est pas moralement impossible: Prenons la chose au pis, je vous assure que, si l'ombre d'Aristote & la vôtre se rencontrent en l'autre mon-

monde, vous y passerez mal vôtre tems. Que me porroit elle dire de si fâcheux, repondit Jean le Brun ?

Aristote vous dira que vous lui avez volé tout ce que vous avez dit de bon & de raisonnable, & que tout ce que vous avez inventé est faux & chimérique, comme le Chirurgien vous le disoit hier. Il vous soutiendra que ses Problèmes contiennent le détail de vôtre Philosophie, sur les couleurs, sur la lumière, sur les sons, sur l'harmonie, sur les plantes sur les animaux. Il vous traitera d'imposteur, vous & un de vos Collegues de bonne foi, sur ce que vous lui avez imposé qu'il tient que l'air n'est point pesant, & que vous avez tiré grande vanité de donner une preuve fort nouvelle de la pesanteur de cet élément, par l'expérience d'un balon. Cependant Aristote, au Livre quatriéme du Ciel, Chapitre quatriéme, prouve expressément que l'air est pesant, par cette même expérience du balon. Puortant Pascal, reprit Jean le Brun, qui étoit le plus grand esprit du siècle, a prétendu mériter beaucoup de louange en prouvant contre Aristote que l'air est pesant par cette démonstration du balon. Il étoit  
bel

bel esprit, je l'avouë, lui dis-je; mais vous voyez de là la bonne foi du personnage, & s'il faut s'en rapporter aveuglément à ses citations. Les gens qui lisoient pour lui ne lui donoient pas toujourns des Memoires fides. De-là vient que quand je lis ses Ouvrages, je ne prens garde qu'à la forme; qui marque un grand fonds d'esprit & d'invention, & je me défie toujourns de la matière. Je m'imagine qu'Aristote l'aura bien accueilli en l'autre monde.

Apparemment, dit-il, ce railleur d'office aura été un peu défait. Ne vous en déplaise, Monsieur; repris-je, vous serez bien autant embarrassé que lui: car vous avez pris la peine, vous & votre Trisayeul & Descartes, de piller chez Aristote, & de vous approprier ce qu'il y a de supportable dans votre Philosophie, avec les raisons que vous avez pour le prouver: Ensuite vous lui attribuez l'opinion contraire, vous declamez contre lui, & vous vous érigez en Fondateur de Secte. Cette opinion, par exemple, qu'il n'y a que l'homme qui pense, & que les bêtes ne pensent point, & ne sont par manière de dire que des automates, est toute prise d'Aristote, qui la propose, qui l'agite, & qui

qui enfin semble l'avoir décidée tout comme vous, par les mêmes raisons que vous en alléguez, ce n'est pas grand' merveille que vous ayez eu l'esprit de le copier quoique vous n'avez pas compris sa pensée, & la différence qu'il y a entre penser dépendamment & en vertu d'une proposition universelle que l'on connoit, ce qui est le propre de l'homme; & penser ou connoître une chose singulière par la seule entremise, des sens, ce qui est la manière de connoître des bêtes,

N'est ce pas Aristote encore qui vous a donné l'idée de votre matière subtile ? L'Æther d'Aristote n'est-il pas la matière la plus subtile & la plus agitée, qui se mêle à l'air & à l'eau, comme l'air se mêle à l'eau & à la terre ? L'ombre d'Aristote vous mal-menera là-dessus, & vous dira que c'est par là qu'il a expliqué le diaphane.

Quoi-qu'il puisse dire, reprit Jean le Brun, il ne sauroit nous disputer la gloire d'avoir pensé cent choses qu'il n'a jamais pensées. C'étoit assurément un esprit court, qui n'a jamais sçû ce que c'est que feu ni flâme : Je lui apprendrai comment se font les odeurs, les saveurs, les différences du  
son

son grave & aigu, en un mot tout le détail des choses natureles à quoi il ne favoit rien.

Je ne sai pas vôtre opinion sur toutes ces choses, lui dis-je, & il se pourroit faire que vous auriez en cela quelque avantage sur Aristote. Car il me semble qu'il a quelque chose de frivole dans la recherche qu'il en fait, & il détermine certaines choses qu'il est impossible de savoir au vrai. Par exemple, que la flâme n'est autre chose que de petits corps en un mouvement très-rapide, qui se succedent continuellement les uns aux autres: Que le feu est composé de petits corps de figure pyramidale, dont les angles sont fort tranchants, qui nous piquent en entrant dans nos pores, & qui fondent les métaux en s'insinuant en eux: Que la différence du son grave & aigu vient de la vitesse ou lenteur des vibration de l'air: Que les saveurs se sentent lors-que la salive dissout de certains corps, de certains figures que l'on nomme sels, & qui sont dans les viandes. Et que les odeurs se font aussi par certains corpuscules très-déliés qui sortent des corps, se répandent dans l'air, & viennent piquer le nez.

Aristote a-t-il dit toutes ces choses-là, interrompit Jean le Brun? Oüi, lui dis-je.

K

Mais

Mais, reprit-il, c'est-là précisément nôtre Philosophie. J'ai donc eu grand tort de ne point lire Aristote dans ma jeunesse. Descartes en est cause, il l'avoit lûë exactement. Je le trouvai un jour sur le troisième Livre de l'Âme : il me dit qu'Aristote étoit de son avis sur la manière dont la sensation se fait. Qu'il étoit ravi que ce Philosophe eût une seule fois en sa vie connu la vérité, & qu'il se fût apperçû que toutes les sensations se font par le toucher. Comme je vis qu'il n'y avoit que cet endroit de bon dans Aristote, je résolus de ne perdre point de tems à le lire.

Beau dessein, repris-je, Monsieur Jean le Brun! Mais croyez-vous que Descartes ait été de bonne foi cette fois-là? Il aimoit mieux attribuer cette opinion à Aristote qu'à Democrite de qui elle est, de peur qu'on ne s'apperçût de la conformité de sa doctrine avec celle de Democrite. Ce que vous dites-là est-il bien vrai, reprit Jean le Brun? Vous n'avez qu'à le vérifier vous-même, repondis-je.

Mais si cela étoit, continua-t-il, & que d'ailleurs Descartes eût puisé la plus grande partie de ses opinions dans Aristote, il seroit un ingrat & un homme de très-mauvaise foi, de déclamer sans cesse contre son maître,

tre, & j'ai été toute ma vie la dupe de ceci. Car sur la parole de Descartes, je me suis déchaîné contre Aristote : cependant je vois bien qu'on ne procede pas de bonne foi dans notre réformation. Je suis un grand Pecheur, mais Dieu ne m'a jamais abandonné jusqu'à la fourberie & à la mauvaise foi. Je n'y entens pas grand' finesse comme vous voiez, & j'ai toujours regardé la duplicité de cœur comme un caractère de réprobation. C'est du moins, lui dis-je, le caractère certain d'un mal-honnête homme, de qui je fuirais toute ma vie la fréquentation, & ne ménagerois jamais l'amitié: & à vous dire vrai, le petit chagrin que j'eus hier contre vous, venoit de ce qu'il me sembloit que c'étoit une chose de mauvaise foi de pester comme vous faisiez contre Aristote, de faire mille imprécations contre ses Enthymêmes & ses Syllogismes; cependant je vois bien que vous ne l'avez jamais lû.

Il est vrai, me répondit-il; mais Descartes m'en avoit tant dit de mal; & de plus, ce certain Pere le Brun dont je vous ai parlé, m'a tant inquieté avec son Aristote, il me l'a tant cité dans les disputes que nous avons eu ensemble, & il m'en a tant rebattu les oreilles, qu'il m'en a donné une aversion

mortelle : de telle sorte que, dès que j'entens le nom d'Aristote, il me semble que je vois ce Pere le Brun à mes trousses, qui me chasse d'Irlande, & qui me fait passer pour un Calviniste.

Je me trompe fort, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je, ou toute cette levée de bouclier que vous avez faite pour reformer l'Eglise de Dieu, & tout ce grand soin que vous avez pris de faire valoir la Philosophie de Descartes, ne sont précisément que parce-que le Pere le Brun votre ennemi prétendu fait profession de suivre Aristote.

Pour choquer ce Reverend Pere en tout & par tout, vous avez entrepris de donner cours à une Philosophie opposée à la sienne ; & comme rien n'est capable d'empêcher de certains gens de se venger jusqu'aux choses mêmes les plus indifférentes, quand ils prétendent être offensés, vous avez abandonnée pour vous venger de ce Pere le Brun, les intérêts les plus vénérables & les plus sacrés : Dieu & son existence, la Trinité sainte, l'Union Hypostatique, l'Eucharistie adorable, la spiritualité & l'immortalité de l'ame de l'Homme, la divine Providence, & tout  
ce

ce qu'il y a d'inviolable dans la Foi & de constant dans la Religion. Vous aimez mieux introduire dans le monde les Hérésies d'Hermogène, de Praxeas, de Valentin, de Manez, de Nestorius, d'Eutichez, des sales Stercoranistes, de Luther, de Socin & de Calvin : en un mot, ouvrir toutes les portes de l'Enfer contre l'Eglise, que d'être ami du Pere le Brun.

Que la haine d'un Dévot est ingénieuse, & que l'imprudence de votre cousin le Pere le Brun a été grande, de s'attirer un Serviteur de Dieu de votre espèce, & de se commettre avec un Homme qui a de si redoutables révélations ! Quelles machines & quel tour diabolique êtes-vous allé chercher pour contredire la Physique de ce bon Pere ? Quoi, renverser toute la Religion & tous nos Mystères, sous ombre d'une révélation phanatique ; & tout cela, parce-qu'il faut suivre une Physique différente de celle du Pere le Brun, afin qu'il ne soit pas dit dans le monde qu'on ne le contrarie pas en toute choses ! Je ne sçai pas, Réformateur, quelle est votre ame & votre conscience ; mais en vérité, il me semble qu'il faut être tant soit peu plus  
que

que Diable pour avoir pû imaginer une vengeance de cette nature.

Le cœur humain, repartit Jean le Brun, avec un grand soupir : le cœur humain est impénétrable, & sa malice est un abîme qui n'a point de fond ; qui pourra le connoître ? Hélas ! il peut bien être que mon animosité contre le Pere le Brun pourroit m'avoir inspiré cette aversion pour Aristote, & cette imagination d'exalter la Foi, & d'en augmenter le mérite, en établissant une Philosophie également opposée à Aristote & à la Foi : & comme vous me l'avez fait remarquer, plus opposée à la Foi qu'à Aristote. Je vois bien que Dieu n'étoit pas l'auteur de mon dessein, & que cette Réformation ne vient pas de lui. Quant à moi j'ai toujours marché en simplicité : mais à ce que je vois, mes Coadjuteurs ne sont pas de même. Cependant il est certain que Dieu n'entra jamais dans le conseil des doubles, & qu'il ne favorisa jamais la supercherie & l'artifice. Je vous plains, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je : vous avez blanchi dans l'inimitié, & dans l'esprit de vengeance & de discorde ; c'est toujours un grand mal & un

un état déplorable. Si vous n'avez pas été assez malhonnête homme pour procéder de mauvaise foi, vous avez été assez mauvais Chrétien pour vivre sans charité, & assez foible & assez vain pour vous mettre dans la tête que Dieu vous avoit suscité extraordinairement pour réformer les mœurs de l'Eglise, dont vous ruiniez la doctrine, & renversiez la croyance. Permettez-moi donc d'exhorter votre tête blanche à la pénitence; & puis-que Dieu n'est pas l'auteur de vos visions, implorez sa miséricorde, renoncez à votre chimérique Réformation, quittez cette Physique d'Athées, renvoyez la jeune Créature de Dieu, ne soyez pas si distrait à table; en un mot, soyez irréprochable dans votre Foi & dans vos mœurs, & vous rentrerez en grace avec le Pere le Brun; il vous rétablira avec honneur dans l'Irlande, & vous y passerez pour bon Catholique, Apostolique & Romain.

Il parut touché de ma remontrance, & je crois que s'il eût vécu, il n'eût pas été tout-à-fait si fou; mais la maladie de *passion d'animo* étant toujours mortelle; quand je voulus revenir le voir le lendemain,

152 *Nouveaux Entretiens*  
main, je trouvai la Créature de Dieu  
toute éplorée, qui me dit qu'elle lui a-  
voit fermé les yeux. J'en suis tout triste,  
car apparemment il est damné.

F I N.



toute éplorée, qui me dit qu'elle  
voit fermé les yeux. J'en suis tout  
car apparemment il est damné.

**F I N.**





